Irénikon

RÉCITS

D'UN

PÈLERIN RUSSE

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE
(BELGIQUE)

TOME IV. COLLECTION 1928. Nos 5-7.

Nihil obstat :

DOM FR. DE WYELS, O. S. B.
Libr. cens.

Amay, 29 Aprilis 1928.

Imprimatur :

J. CAWET,
vic. gén.

Namurci, 15 maii 1928.

Nihil obstat

J. LAMBOT
Can. cens. lib.

Namurci, 14 Maii 1928.

Récits sincères d'un pèlerin à son père spirituel.

PRÉFACE

Les récits que nous reproduisons ici éveillent avant tout la question par qui et dans quelles conditions ont-ils été créés ? Feu l'Abbé du Monastère Saint-Michel, à Kazan, les avait recopiés d'un manuscrit trouvé chez un moine du Mont Athos. Se conformant aux désirs de beaucoup de personnes qui les ont lus, il les publia. Le nom de l'auteur est resté inconnu.

Nous pouvons seulement présumer qu'il était arrivé à Irkoutsk (Sibérie orientale), qu'il y avait travaillé pendant un certain temps chez quelqu'un qui lui avait donné l'hospitalité et qu'ensuite il avait entrepris un pèlerinage à Jérusalem. Avant de l'entreprendre, il raconte à son père spirituel comment il avait appris la prière de Jésus. Voilà ce dont il s'agit dans le premier récit. Dans le second, le pèlerin nous raconte les événements de son voyage à Irkoutsk ; dans le troisième — qui précède son décès — il nous parle très laconiquement de son passé. Ensuite vient un quatrième récit dans lequel il nous fait part de plusieurs aventures instructives de son voyage.

Autant que nous pouvons en juger, les récits se rattachent à l'époque qui suit la guerre de Crimée (1855-1856) et qui précède la libération des serfs (1861).

RÉCITS D'UN PÈLERIN RUSSE

PREMIER RÉCIT

Je suis, par la grâce de Dieu, chrétien ; par mes actions, grand pécheur et par ma condition, un errant sans gîte et de la plus basse origine ; j'erre d'une place à l'autre. Mon bien est un sac sur le dos avec un peu de pain sec et une bible dans ma veste, sur ma poitrine, et voilà tout.

Au 24me dimanche après la Pentecôte, je me rendis à l'église pour y prier pendant la messe. On lisait la première épître de S. Paul aux Thessaloniciens et, entre autres, les paroles suivantes : « Priez sans cesse » (1). Le verset se grava dans ma mémoire et je me mis à réfléchir comment il était possible de prier sans cesse, puisque l'homme est obligé de s'occuper d'autre chose pour gagner sa vie. Je consultai ma Bible et je lus de mes propres yeux les paroles que j'avais entendues, c'est-à-dire que nous devons toujours, de tout temps, en tout lieu, prier en levant les mains. J'y réfléchis beaucoup, mais je ne me sentis convaincu de rien.

Que dois-je faire ? pensai-je. Où trouverai-je quelqu'un qui me l'explique ? Je vais visiter toutes les églises dans lesquelles il y a des prédicateurs renommés : peut-être y entendrai-je quelque chose qui pourra m'éclairer. C'est ce que je fis. J'entendis plusieurs excellents sermons sur la prière, ce que c'est que la prière, combien elle nous est nécessaire et quels en sont les fruits ; mais personne ne disait comment on pouvait prier incessamment. J'entendis un sermon sur la prière continuelle et ininterrompue, mais on n'y indiquait pas les moyens d'y arriver. Je n'obtenais toujours pas ce que je désirais et je cessai d'assis-

(1) 5, 17.

ter aux sermons publics. Je me décidai à autre chose : à trouver, avec l'aide de Dieu, un homme expérimenté et savant qui pût m'enseigner personnellement à obtenir ce à quoi mon âme se sentait si violemment attirée.

J'errai longtemps à travers beaucoup de contrées, je lisais ma Bible et je m'informais partout s'il n'y avait pas dans les environs un guide spirituel sage et pieux.

Un jour, on me dit : à la campagne, dans une propriété, habite un monsieur qui cherche depuis longtemps le salut de son âme. Il a une chapelle chez lui, il ne quitte jamais sa propriété, il prie toujours et il lit des livres pieux.

Je m'y rendis sans hésiter et je trouvai le propriétaire.

« Que veux-tu de moi ? me demanda-t-il.

— J'ai entendu que vous aviez du jugement et que vous craigniez Dieu ! Au nom de Dieu, je vous prie de m'expliquer ce qui est sous-entendu sous les paroles de l'Apôtre : « Priez sans cesse ». Et comment est-il possible de prier sans s'interrompre? Je voudrais tant le savoir, mais je ne puis l'apprendre nulle part. »

Il me regarda assez longtemps en silence, puis, il dit : « Une prière intérieure continuelle est un élan libre de l'esprit humain vers Dieu. Pour obtenir un progrès dans cet exercice inspirateur, nous devons prier Dieu de nous éclairer. Prie beaucoup et avec ferveur : c'est la prière elle-même qui va te révéler comment elle peut s'effectuer d'une manière ininterrompue, — mais il y faut un certain temps. »

Il me fit servir à manger, me donna de l'argent de voyage et me congédia sans me dire rien de plus.

J'allai plus loin et je réfléchissais toujours sur ce que cet homme m'avait dit, mais je ne pus approfondir. Il ne m'était même pas possible de fermer l'œil pendant la nuit, tellement j'étais tourmenté par un désir ardent de voir clair dans ce sujet.

J'avais fait au moins deux cents kilomètres, lorsque j'arrivai dans une grande ville, chef-lieu de province, où se trouvait un monastère. J'entendis parler à l'auberge que l'abbé du monastère était un homme de grande bonté, pieux et hospitalier. J'allai le trouver. Il me reçut très amicalement, m'invita à prendre place et me servit des rafraîchissements.

« Je n'ai pas besoin de rafraîchissements, saint Père, lui dis-je, mais je vous prie de me donner un renseignement : de quelle manière je pourrais sauver mon âme ?

— Comment cela, sauver ton âme ? Accomplis tes prières, prie Dieu, et tu seras sauvé.

— J'entends cependant dire que nous devons prier sans cesse et je ne puis comprendre comment cela est possible. Je vous prie, saint Père, éclairez-moi !

— Cher frère, je ne saurais te l'expliquer... Ah ! Voici un petit livre où tout cela est décrit. » — Et il me tendit le livre de S. Dimitry sur « l'éducation spirituelle de l'homme intérieur » en me disant : « Lis la page que voici ».

Il y était écrit : « Les paroles de l'Apôtre : « Priez sans cesse » — doivent être comprises ainsi : nous devons continuellement prier dans notre esprit. »

« Mais dites-moi : Comment notre esprit peut-il être toujours dirigé vers Dieu, ne jamais se distraire et prier constamment ?

— C'est sans doute bien difficile. Cela ne peut être exécuté que par un homme aidé de Dieu, » me dit-il. Et ce fut tout.

Je passai la nuit chez l'abbé, je le remerciai de son hospitalité et j'allai plus loin, sans savoir où. Mon manque de compréhension m'oppressait et, pour me consoler, je lisais et relisais la Sainte Écriture. De cette façon, j'errai le long du grand chemin pendant cinq jours. Enfin, vers le soir, je fus rejoint par un vieillard qui avait l'air d'un ecclésiastique. Lorsque je l'interrogeai, il me répondit qu'il était moine dans l'ermitage d'un monastère éloigné, situé à dix kilomètres du grand chemin. Il m'invita à m'y rendre avec lui, me disant qu'on y acceptait amicalement les pèlerins, qu'on leur offrait un gîte et un repas commun dans l'auberge du monastère.

Je n'avais aucune envie d'y aller. Aussi répondis-je à l'invitation du vieillard que ma paix ne dépendait point de la possibilité d'avoir un gîte, mais que je cherchais une leçon spirituelle. Je n'avais pas non plus besoin de manger, car j'avais dans mon sac suffisamment de pain sec.

« Quelle leçon spirituelle voudrais-tu donc recevoir ? me demanda-t-il. De quoi doutes-tu ? Quelle est ta préoccupation ? Viens donc chez nous, cher frère ! Nous avons des moines pleins

d'expérience, qui pourront donner satisfaction à ton âme et lui indiquer le vrai chemin, à la lueur de la parole de Dieu et de celles des saints Pères. »

Alors, je lui racontai comment j'avais entendu à l'église et lu dans ma Bible que nous devions prier sans cesse, à tout temps et en tout lieu, non seulement pendant nos occupations, non seulement quand nous veillons, mais même pendant notre sommeil. « Je dors, mais mon cœur veille. » (1) Je lui dis comme cela m'étonnait de ne pouvoir pas comprendre de quelle manière je pourrais exécuter cela. Cependant, mon désir est ardent, ainsi que ma soif de savoir ; je ne l'oublie jamais, jour et nuit. Et je racontais comment j'avais visité des églises, assisté aux sermons, lu et réfléchi, et n'ai cependant pas pu trouver le savoir nécessaire, étant resté dans l'inquiétude et dans le doute.

Alors, le vieillard se signa et parla : « Remercie Dieu, frère bien-aimé, d'avoir éveillé en toi ce désir insurmontable de connaître la prière intérieure ! Vois-y l'appel de Dieu, tranquillise-toi et crois-moi que jusqu'à présent ton acquiescement n'est qu'une épreuve de l'affirmation de la volonté divine par ta propre volonté. Il a été prouvé pour toi que la lumière céleste de la prière intérieure ininterrompue ne peut être conquise ni par la sagesse de ce monde, ni par le désir extérieur de savoir, mais qu'elle se révèle, au contraire, dans la pauvreté de l'esprit et dans la simplicité du cœur, à l'aide d'un exercice actif. Voici pourquoi ce n'est pas étonnant que, jusqu'à présent, tu n'aies pu rien apprendre sur l'essence de cette prière ainsi que sur la manière dont on peut atteindre son effet incessant. On a sans doute beaucoup prêché, enseigné et écrit sur la prière ; mais tous les jugements se basent pour la plupart sur des spéculations d'esprit et de sagesse naturelle et non sur l'expérience. On examine les qualités et non l'essence de la chose. On parle de la nécessité de la prière, de sa force, de sa bienfaisance et de tout ce qui doit l'accompagner : du zèle, de l'ardeur, de la chaleur cordiale, de la pureté des pensées, de la réconciliation avec les ennemis, de l'humilité, du repentir et de beaucoup d'autres choses. Mais : qu'est-ce que la prière et comment il faut apprendre à prier, —

(1) Cantique des Cantiques, 5. 2.

à ces questions-ci qui, d'après moi, sont les premières et les plus essentielles, on trouve rarement une réponse qui les épuise, car ici est nécessaire une science secrète et non pas seulement une érudition. Et, ce qui est le plus regrettable, c'est que la sagesse vaine du monde s'efforce d'appliquer au divin la mesure humaine. Beaucoup présument que les bonnes actions et toutes sortes de moyens préparatoires nous rendent capables d'une prière contemplative. Mais, c'est tout le contraire, — c'est la prière contemplative qui engendre les bonnes actions et les vertus. Les fruits et les suites de la prière sont considérés comme les moyens et les chemins vers la prière, et c'est ainsi qu'on désapprécie la force et le but de la prière. L'apôtre S. Paul dit :

« Je vous supplie donc de faire avant tout d'ardentes prières... » (1)

« Le chrétien doit faire beaucoup de bonnes actions, mais ce qu'il doit faire avant tout, c'est prier, car, sans la prière, il ne peut, en général, rien faire de bon. Sans la prière, il ne peut trouver le chemin vers le Seigneur, il ne peut comprendre la vérité, il ne peut crucifier sa chair, il ne peut, avec toutes ses passions et toute sa sensualité, voir s'allumer dans son cœur la lumière du Christ, il ne peut devenir bienheureux et uni à Dieu. Rien de tout cela ne peut s'effectuer sans la prière continuelle provisoire. La perfection de notre prière n'est pas en notre pouvoir, car l'apôtre S. Paul dit :

« ... nous ne savons pas ce que nous devons demander. » (2)

« Que nous priions souvent, que nous priions toujours, voilà ce qui nous est proposé comme moyen d'obtenir la pureté de la prière, qui est mère de tous les biens spirituels. — « Conquiers la mère et elle te donnera des enfants ! » dit saint Isaac le Syrien. Acquiers en premier lieu la prière et tu acquerras toutes les autres vertus ! Mais ceux qui ne possèdent point d'expérience personnelle et qui ne connaissent point la doctrine des saints Pères en savent et en parlent peu. »

Pendant que nous causions ainsi, nous arrivâmes insensiblement à l'ermitage. Pour ne pas perdre de vue le sage vieillard

(1) I, Tim., 2, 1.
(2) Rom., 8, 26.

et pour voir bientôt mon désir comblé, je me pressai de dire : « Faites-moi la grâce, révérend Père, de m'enseigner : qu'est-ce que la prière incessante et comment l'apprend-on ? Je vois que vous y êtes versé. » Le vieillard accueillit ma demande avec bienveillance et m'invita dans sa cellule. Une fois là, il me dit : « La prière continuelle intérieure à Jésus, c'est un appel constant et ininterrompu au divin nom de Jésus avec les lèvres, dans l'esprit et dans le cœur, c'est l'imagination de sa constante présence et l'imploration de sa grâce, pendant toutes les occupations, à tout temps et en tout lieu, même pendant le sommeil. L'appel se compose des paroles suivantes : « Seigneur Jésus-Christ, soyez miséricordieux pour moi ! » Et celui qui s'habitue à cet appel en éprouve une si grande consolation et un tel besoin de répéter toujours cette prière qu'il ne peut plus vivre sans cela et que cela résonne dans lui pour ainsi dire de soi-même. Comprends-tu maintenant ce que c'est que la prière continuelle ?

— Oui, mon Père ! Et, au nom de Dieu, enseignez-moi comment je pourrais m'y habituer ? m'écriai-je plein de joie ».

— Lis le livre que voici, m'a-t-il dit. Il s'appelle « l'Amour de la vertu » et il contient une description pleine et détaillée de ce que c'est que la prière intérieure incessante, faite par 25 saints Pères. Le livre est empreint d'une haute sagesse et d'une telle sainteté qu'il est considéré comme le premier et le meilleur manuel de la vie contemplative et spirituelle. — Il est donc plus sublime et plus saint que la Bible ? demandai-je. — Cela, non. Mais il contient des explications simples de tout ce que la Bible renferme secrètement et qui est incompréhensible à notre esprit myope. Le soleil est grand et brillant par-dessus tout, mais tu ne peux le contempler d'un œil non protégé ; tu dois te servir d'un morceau de verre artificiel qui est de beaucoup de millions de fois plus petit et plus obscur que le soleil, — mais à travers ce petit morceau de verre tu peux contempler et admirer l'astre superbe et supporter ses rayons étincelants. La Sainte Écriture est aussi un soleil étincelant et ce livre, « l'Amour de la Vertu » est le morceau de verre dont nous nous servons pour pouvoir contempler l'astre auguste. Eh bien, écoute ! Je vais t'en faire un peu de lecture. »

Il ouvrit le livre, trouva l'exhortation de saint Siméon le Nouveau Théologien et lut : « Assieds-toi seul et silencieux. Baisse la

tête, ferme les yeux, respire doucement et imagine-toi regarder dans ton cœur. Ramène au cœur toutes les pensées de ton esprit. Respire et dis : « Seigneur Jésus-Christ, soyez miséricordieux pour moi ! » Dis-le en remuant doucement tes lèvres ou dis-le dans ton esprit. Tâche d'éloigner toutes les autres pensées. Sois tranquille, sois patient et répète-le aussi souvent que tu le pourras. »

Le vieillard m'expliqua encore une fois tout en ses propres termes et me le démontra de son propre exemple. Nous lûmes encore beaucoup dans saint Grégoire du Sinaï, dans saint Callixte, dans saint Ignace et autres. J'écoutais avec ravissement et je fixais chaque parole dans ma mémoire afin de remarquer tous les détails.

De cette façon, nous veillâmes ensemble toute la nuit et nous nous rendîmes aux Matines, sans avoir fermé l'œil. Le vieillard me congédia en me bénissant et me dit que je devais toujours revenir auprès de lui et lui raconter tout, en me confessant très sincèrement, car « l'action intérieure ne pouvait avoir de succès sans les indications d'un aîné. » A l'église, je sentais une ferveur ardente et ne voulais qu'une chose : apprendre le plus vite possible et avec le plus de zèle possible la prière incessante ; je priai Dieu de m'y venir en aide. Puis, je pensai : Comment faire pour revoir mon vieillard, et me confesser à lui, pour implorer ses conseils, — puisqu'il est interdit de rester plus de deux jours dans l'asile du monastère et qu'il était impossible pour moi de trouver une demeure dans les environs. — J'appris ensuite qu'il y avait un village à quatre kilomètres du monastère. J'y allai et, à mon grand bonheur, Dieu permit que je trouvasse ce dont j'avais besoin : un paysan me loua pour la saison d'été comme gardien de potager et m'y offrit comme habitation une petite hutte de paille.

Durant toute une semaine, seul dans mon jardin, je me mis à apprendre, avec beaucoup de zèle, la prière incessante d'après la méthode du vieillard. Au commencement, il me sembla que cela réussissait bien. Mais, peu à peu, je me sentis ennuyé. La lassitude et le sommeil m'accablèrent et une épaisse nuée d'autres pensées m'enveloppa. Affligé, j'allai trouver mon vieillard et lui décrivis mon état. Il me reçut amicalement et me dit : « Mon cher frère, c'est la guerre du monde des ténèbres contre

toi ; rien ne lui est aussi terrible que le recueillement de ton cœur ; il cherche à t'en détourner et à t'empêcher d'apprendre la prière. Mais l'ennemi ne fait tout de même que ce que Dieu veut bien lui permettre et pas plus que ce qui est nécessaire. Il paraît que tu as besoin encore d'une épreuve de ton humilité et que c'est trop tôt pour toi de te faire ouvrir la porte par le zèle de ton cœur : tu risquerais de tomber dans un égoïsme spirituel. Je vais te faire la lecture de ce que notre livre recommande dans ces cas-là. » Le vieillard trouve l'enseignement du révérend Nicéphore et lit : « Si, après quelques efforts, tu ne réussis point à arriver dans le domaine de ton cœur de la manière qu'on t'a enseignée, fais ce que je vais te dire et, avec l'aide de Dieu, tu trouveras ce que tu cherches. La capacité de prononcer les paroles se trouve dans le gosier. Ordonne-lui d'exclure toutes les autres pensées (ce que tu peux faire si tu le veux) et de ne répéter constamment que les paroles suivantes : « Seigneur Jésus-Christ, soyez miséricordieux pour moi. » Efforce-toi de le faire. Si tu réussis pendant quelque temps, ton cœur aussi s'ouvrira pour la prière. Nous le savons par expérience. » — Ainsi nous enseignent les saints Pères, dit le vieillard. C'est pourquoi tu dois, dès aujourd'hui, exécuter avec confiance mon ordre et prononcer oralement aussi souvent que possible la prière de Jésus. Voici mon rosaire. Prends-le et dis la prière 3.000 fois par jour. Que tu sois debout ou assis, que tu marches ou que tu sois couché, répète continuellement : « Seigneur Jésus-Christ, soyez miséricordieux pour moi ! » Répète-le tout bas et sans te presser, mais juste 3.000 fois par jour, sans en augmenter ou en diminuer le nombre volontairement. Dieu t'aidera et tu parviendras au but que tu poursuis — à l'action incessante du cœur. »

Je reçus cet ordre avec joie et je me rendis chez moi où je fis exactement ce que m'avait recommandé le vieillard. Pendant deux jours, cela me fut pénible ; mais ensuite, cela me devint facile et désirable. Aussitôt que je m'arrêtais, le besoin de prier et de prier encore me revenait immédiatement et je le faisais librement et volontiers, sans m'y forcer.

Je le racontai à mon vieillard. Alors il m'ordonna de répéter la prière de Jésus 6.000 fois par jour et il me dit : « Sois tranquille,

tâche seulement d'exécuter fidèlement le nombre prescrit des prières et Dieu t'accordera sa grâce. »

Durant une semaine je répétai dans ma hutte isolée la prière de Jésus 6.000 fois par jour ; je ne me souciais de rien, je ne donnais point d'accès aux autres pensées qui m'assaillaient, je ne pensais qu'à une seule chose : celle d'exécuter littéralement l'ordre du vieillard. Et je m'habituais tellement à ma prière que lorsque je m'arrêtais pour un seul moment, je sentais que quelque chose me manquait ou pour ainsi dire j'avais perdu quelque chose. Aussitôt que je recommençais, je me sentais de nouveau libre et joyeux. Si je rencontrais quelqu'un, je n'avais aucune envie d'entamer une conversation ; tout ce que je désirais était d'être seul et de réciter ma prière.

Mon vieillard ne m'avait pas revu pendant dix jours. Le onzième jour, il vint me trouver lui-même et je lui racontai comment allaient les choses. Il m'écouta et dit : « Maintenant te voici habitué à prier. Conserve cette habitude et fortifie-la ; ne perds donc pas de temps et mets-toi dès aujourd'hui à répéter journellement 12.000 prières à Jésus. Reste dans ta solitude, lève-toi de bonne heure, couche-toi tard et tous les quinze jours viens me demander conseil. »

Je fis comme il m'était ordonné. Le premier jour, je pus à peine terminer vers le soir ma tâche de réciter 12.000 prières. Le second jour, je le fis plus facilement et avec satisfaction. Au commencement, cette répétition incessante de la prière me faisait ressentir quelque lassitude ; ma langue et mes mâchoires me semblaient comme paralysées ; j'éprouvais un léger malaise dans le gosier et dans le pouce de la main gauche, avec laquelle j'égrenais le rosaire ; je sentais l'échauffement de toute cette main et de tout le bras jusqu'au coude. C'était bien désagréable, mais je me forçais à continuer à prier. J'accomplis pendant cinq jours ma prescription des 12.000 prières et en gagnant l'habitude je gagnai en même temps la bonne volonté et le plaisir.

Un bon matin, il m'arriva d'être comme éveillé par ma prière. Je voulus réciter mes prières habituelles du matin, mais ma langue refusa de les prononcer exactement et couramment ; tous mes désirs se concentrèrent en un seul — celui de réciter la prière de Jésus. Aussitôt que je la recommençai, je me sentis joyeux

et soulagé. Mes lèvres et ma langue prononçaient les paroles toutes seules, sans mon aide. Je passai toute la journée dans un état de la plus grande satisfaction, je me sentais séparé de toute autre chose, je vivais comme sur une autre terre. Vers le commencement de la soirée, je terminai facilement mes 12.000 prières. J'avais grande envie de continuer à les réciter, mais je devais me conformer à l'ordre du vieillard.

Tous les jours suivants, je continuai de la même manière mon oraison à Jésus-Christ, et cela avec grande facilité et grand élan du cœur. Ensuite, je me rendis auprès de mon vieillard et je lui racontai tout sincèrement et en détails. Il m'écouta et dit : « Remercie Dieu que cette bonne volonté et cette facilité de prier te soient accordées. C'est une chose naturelle qui arrive à la suite d'un grand exercice et d'un grand zèle. Telle une machine, à la principale roue de laquelle on donne une poussée, travaille ensuite longtemps d'elle-même ; mais pour qu'elle travaille encore, il faut la graisser et la pousser de nouveau. Tu vois maintenant de quelles excellentes qualités Dieu a doué même l'être corporel de l'homme, parce qu'Il l'aime ; tu vois quelles sensations peuvent se produire même hors de l'état de grâce dans une âme pécheresse et non dépourvue de passions. Mais c'est magnifique, c'est saint, c'est ravissant, lorsqu'il plaît à Dieu d'accorder à l'homme le don de la prière indépendante, active, intérieure, spirituelle — et de purifier son âme de toute sensualité. C'est un état impossible à décrire et l'acquisition de ce recueillement mystique est une préjouissance sur la terre de la béatitude céleste. Un pareil bonheur est réservé à ceux qui cherchent Dieu dans la simplicité d'un cœur aimant. — Maintenant je te donne ma permission de réciter ta prière autant que tu le voudras et autant que tu le pourras. Lorsque tu veilles, consacre toujours ton temps à la prière, appelle sans compter le nom de Jésus-Christ et soumets-toi humblement à la volonté de Dieu en espérant son aide. Je crois qu'Il ne t'abandonnera pas et qu'il t'indiquera le vrai chemin. »

Cette indication reçue, je passai tout l'été dans ma prière orale incessante à Jésus-Christ et je ressentis dans mon âme une paix complète. Je rêvais souvent que je m'abandonnais à la prière. Lorsqu'il m'arrivait, pendant la journée, de rencontrer quelqu'un, tous les hommes sans exception m'étaient chers comme s'ils

fussent mes plus proches parents, mais je ne m'en occupais pas beaucoup. Toutes les morsures des sens ont cessé dans moi d'elles-mêmes ; je ne pensai à rien d'autre qu'à ma prière, que mon esprit commençait à écouter et à laquelle mon cœur commençait parfois à communiquer une agréable chaleur. S'il m'arrivait de me rendre à l'église, les longues messes du monastère me semblaient courtes et ne me fatiguaient plus comme auparavant. Ma hutte solitaire était pour moi comme une salle de fête et je ne savais comment remercier Dieu d'avoir envoyé à un pécheur non repenti un guide et un maître aussi lumineux. Mais je ne jouis pas longtemps des leçons de mon cher vieillard si plein de sagesse divine : il expira vers la fin de septembre. Tout en larmes, je pris congé de lui, en le remerciant de ses exhortations paternelles. Je sollicitai comme bénédiction et comme souvenir son rosaire avec lequel il priait. Et, de cette façon, je restai seul. L'été touchait à sa fin, le potager était vide, je n'avais plus de quoi vivre. Mon paysan me congédia ; en guise de gages il me donna deux roubles et un sac de pain sec pour mon voyage. Tout le monde était bon pour moi ; il me semblait que tout le monde m'aimait.

Je me mis à réfléchir sur ce que je devais faire avec les deux roubles gagnés pour la garde du potager : je n'en avais vraiment pas besoin ! Cependant, si. Mon vieillard n'était plus de ce monde et personne ne pouvant plus m'instruire je pensai : si j'achetais le livre de « l'Amour de la vertu » et si je continuais d'en apprendre plus loin la prière intérieure ? Je me signai et je me suis mis en marche dans la direction d'une ville plus grande où je m'informai sur le livre dans toutes les boutiques. Je le trouvai enfin, mais on me demanda trois roubles tandis que je n'en possédais que deux. Je marchandai longtemps ; le marchand ne voulait point céder. Enfin il me dit : « Va vers l'église que voici, et parle au bedeau, il possède un pareil livre, mais très vieux, peut-être te le vendra-t-il pour deux roubles. » J'y allai et en effet je trouvai et j'achetai pour mes deux roubles un vieil exemplaire usé de « l'Amour de la vertu ». Je m'en réjouis, je réparai mon livre autant que possible, je le cousus dans un morceau de toile et je le serrai avec ma bible dans une poche sur ma poitrine.

Depuis ce temps-là, j'erre continuellement et je récite incessamment la prière de Jésus qui m'est plus chère et plus douce

que tout au monde. Je fais parfois soixante-dix kilomètres par jour et je ne sens point que j'ai marché ; je sens seulement que j'ai prié. Lorsqu'un froid aigu me transit, je répète ma prière avec plus de ferveur et je me sens de nouveau réchauffé. Lorsque la faim commence à me torturer, j'invoque plus souvent le nom de Jésus-Christ et j'oublie que je voulais manger. Lorsque je tombe malade et que mon dos, mes jambes et mes bras me font mal, j'écoute les paroles de la prière et je ne sens plus mes douleurs. Si quelqu'un me blesse, je n'ai qu'à penser : « comme la prière de Jésus est douce, pour que l'offense et le ressentiment soient loin et oubliés. Je suis devenu presque à moitié insensible, je n'ai point de soucis, je n'ai aucun désir, rien ne m'attire. La seule chose que je désire, c'est de prier, prier sans cesse et lorsque je prie, je suis plein de joie. Dieu sait ce qui m'arrive ! Ce n'est certainement que quelque chose d'à demi-sensuel, comme me l'avait prédit le défunt vieillard ; cela vient naturellement à la suite d'une prière fréquente orale ; à cause de mon indignité et mon manque de compréhension, je n'ose encore aborder la prière spirituelle dans le fond de mon cœur. J'attends que l'heure de Dieu ait sonné, tout en me confiant aux prières de mon défunt vieillard.

Je ne suis pas encore mûr pour la prière spirituelle incessante qui agit indépendamment dans le cœur, mais — Dieu soit loué ! — je comprends à présent ce que veulent dire les paroles de l'Apôtre : « Priez incessamment ».

DEUXIÈME RÉCIT

J'errai longtemps à travers divers pays, en compagnie de la prière de Jésus qui me réconfortait et me consolait sur toutes mes routes, pendant toutes mes rencontres et durant tous mes accidents de voyage. A la fin, je sentis qu'il valait mieux m'arrêter, me concentrer, rester seul et étudier mon livre, « l'Amour de la vertu ». Bien que j'y lusse toutes les fois que je trouvais un asile pour la nuit ou que je me reposais pendant la journée, — je fus tourmenté d'un ardent désir de m'y plonger plus profondément et d'y puiser pendant mon recueillement une leçon pour le salut de mon âme. Cependant, malgré tous mes efforts, je ne pus trouver nulle part une occupation selon mes forces, car depuis mon enfance mon bras gauche était paralysé. Me trouvant de cette façon dans l'impossibilité de me procurer une résidence stable, je me décidai à me rendre en Sibérie, au sépulcre de saint Innocent d'Irkoutsk (1). Mon chemin à travers les forêts et les steppes de la Sibérie, pensai-je, se passera dans un silence et dans un isolement qui ne pourront que favoriser ma prière et ma lecture. C'est ce que j'entrepris, tout en répétant sans cesse ma prièr, orale. Après quelque temps, j'éprouvais le sentiment que ma prière pour ainsi dire, avait passé d'elle-même de mes lèvres à mon cœur, c'est-à- direque mon cœur semblait, à chacun de ses coups, répéter de lui-même les paroles de la prière. 1) Seigneur, 2) Jésus, 3) Christ, etc. Je cessai de prononcer la prière avec mes lèvres, je ne faisais qu'écouter attentivement ce que disait mon cœur. Il me semblait que mes yeux plongeaient dans son intérieur et je songeais aux paroles du défunt vieillard, qui m'avait dépeint ce sentiment de béatitude. Ensuite, je sentis dans mon cœur comme une légère douleur et dans mon âme un si grand amour

---

(1) En Sibérie Orientale, sur le lac de Baïcal.

pour Jésus-Christ qu'il me sembla : si je pouvais seulement le voir je tomberais à ses pieds, je les embrasserais, je les baiserais mille fois et je le remercierais, tout en larmes, de m'avoir donné par son amour et par sa grâce une telle consolation, — à moi, sa créature indigne et pleine de péchés ! J'éprouvais ensuite dans mon cœur et dans toute ma poitrine une singulière chaleur bienfaisante. Cela me poussa à m'appliquer encore plus à la lecture du livre de «l'Amour de la vertu», afin de vérifier et de sonder mes sentiments dans la méditation intime de mon cœur. Car, sans une pareille vérification, je craignais de prendre des effets naturels pour des effets de grâce et de tomber dans l'orgueil, c'est ce dont mon vieillard me prévenait toujours. Ainsi, je marchai pour la plupart du temps pendant la nuit en passant mes journées à lire « l'Amour de la vertu » sous un arbre de la forêt. Que de choses nouvelles, sages, inconnues pour moi me révélait cette lecture ! Pénétré d'elles, j'éprouvais une jouissance que, jusqu'alors, je n'eusse jamais pu me représenter. Il est vrai, beaucoup d'endroits restaient encore incompréhensibles à mes sens obtus, mais les suites de ma méditation m'expliquaient ce que je ne comprenais pas. Parfois je voyais en songe mon défunt vieillard qui m'expliquait beaucoup de choses et qui, surtout, dirigeait vers l'humilité mon âme ignorante. Je passai dans cet état de béatitude plus de deux mois pendant l'été. Je marchais pour la plupart du temps à travers les forêts en contournant le grand chemin. Arrivé dans un village, je ne demandais qu'un sac de pain rassis et une poignée de sel. Je remplissais d'eau ma cruche d'écorce d'arbre et, avec ces provisions, je parcourais quelques centaines de verstes. Plusieurs tentations s'offrirent pendant cet été, peut-être pour punir mon âme de ses péchés et peut-être pour satisfaire son besoin de nouvelles expériences et de nouvelles leçons. Une fois, vers le crépuscule, j'arrivai au bord du grand chemin et je fus abordé par deux hommes à la tête rasée qui avaient l'air de deux soldats. Ils exigèrent de l'argent. Lorsque je les assurai que je n'avais pas un copek sur moi, ils n'en voulurent rien croire et s'écrièrent grossièrement :

« Tu mens ! Les pèlerins ramassent toujours beaucoup d'argent ! »

« Il n'y a pas à délibérer avec lui ! » dit l'un d'eux et il me

donna un tel coup à la tête avec son bâton que j'en fus étourdi. Je ne sais pas combien de temps je fus sans connaissance, mais, lorsque je revins à moi, je me vis couché dans la forêt à côté du grand chemin, complètement dépouillé. Mon sac avait disparu ; il n'en restait plus que les cordes auxquelles il était suspendu et qu'on avait coupées. Dieu merci, on ne m'avait point enlevé mon passeport que je portais toujours au fond de mon vieux bonnet de fourrure, afin de pouvoir le présenter à la première demande. Je me levai, pleurant amèrement, non pas à cause de mon violent mal de tête comme à cause de mes livres, la Bible et « l'Amour de la vertu », disparus avec le sac. Jour et nuit je ne cessai de pleurer et de me lamenter. Où est-elle, ma Bible que j'avais toujours sur moi et que je lisais depuis ma jeunesse ? Où est « l'Amour de la vertu » dans lequel j'ai puisé tant de leçons et tant de consolations ! Oh ! malheureux qui a perdu son premier et dernier trésor, sans avoir eu le temps de s'y réconforter suffisamment ! Pourquoi ne m'avait-on pas tué au lieu de me laisser la vie sans nourriture spirituelle ! Car jamais je ne pourrai reconstituer cette perte ! Pendant deux jours, j'avançais avec peine tellement j'étais courbé sous le poids de mon malheur. Le troisième jour, à bout de forces, je tombai par terre derrière un buisson et je m'endormis. Je rêvai que j'étais au monastère, dans la cellule de mon vieillard, pleurant ma perte. Le vieillard cherchait à me consoler. Il me dit : « C'est une leçon pour toi ! Tu ne dois pas t'attacher aux choses terrestres, il faut que tu sois libre d'aller vers le ciel. Cela t'arrive, afin que tu ne tombes pas dans des voluptés spirituelles. Dieu veut que le chrétien renonce à toutes ses volontés et à toutes ses voluptés, pour se soumettre complètement à la volonté divine. Ainsi, console-toi et crois que : « Aucune tentation ne vous est survenue, qui n'ait été humaine ; et Dieu qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces ; mais avec la tentation il ménagera aussi une heureuse issue en vous donnant le pouvoir de la supporter. » (1) Bientôt tu vas te réjouir beaucoup plus que tu ne t'affliges à présent. »

A ces mots, je me réveillai, je sentis mes forces renouvelées et mon âme pleine de lumière et de paix. « Que la volonté de Dieu

(1) I Corinth., 10, 13.

soit faite » dis-je. Je me signai, je me levai et je continuai mon chemin. La prière recommença à résonner dans mon cœur et pendant trois jours je marchai tranquillement.

Tout-à-coup, je fus devancé par une troupe de prisonniers d'État escortée par des militaires — et je reconnus parmi eux les deux individus qui m'avaient pillé. Comme ils se trouvaient au bord de la rangée, je m'en approchai, je tombai à leurs peids et je les priai humblement de me dire ce qu'ils avaient fait de mes livres. Ils ne voulurent d'abord pas m'écouter, mais ensuite l'un d'eux me dit : « Si tu nous donnes quelque chose, nous te dirons où sont tes livres. Donne-nous un rouble. » Je leur jurai que si je pouvais implorer un rouble comme aumône, je le leur donnerais sûrement et, comme gage, je leur offris mon passeport. Ils me dirent alors que mes livres se trouvaient dans le chariot qui suivait les prisonniers, parmi tous les autres objets qu'ils avaient volés. « Comment pourrai-je les avoir ? — Adresse-toi au commandant qui nous conduit ». Je m'approchai vite du commandant et je lui racontai tout.

« Est-ce que tu peux lire ? me demanda-t-il. — Oui, monsieur, lui répondis-je, je puis lire et je puis aussi écrire. Il y a sur la Bible une inscription faite de ma main et voici mon passeport avec le même nom de baptême et le même nom de famille ».

Alors le commandant me conta que les gens qui m'avaient volé étaient des déserteurs qui habitaient une hutte dans la forêt et qui avaient pillé beaucoup de personnes ; mais un postillon adroit auquel ils voulaient dérober son attelage de trois chevaux (sa « troïka ») s'empara d'eux.

« C'est bien, ajouta-t-il, je vais te rendre tes livres, mais tu dois venir avec nous jusqu'à notre étape de nuit, ce n'est pas plus de quatre kilomètres, — car tu comprends bien que je ne puis arrêter pour toi tout le convoi et tous les chariots qui le suivent ».

J'y consentis avec joie et, pendant que je marchais à côté du cheval du commandant, nous nous entretînmes. Il me sembla être un homme bon et honnête et d'un certain âge. Il me demanda qui j'étais, d'où je venais, où j'allais. Je répondis à toutes ses questions, sans rien dissimuler ; de cette manière nous arrivâmes à la maison d'étape.

Il trouva mes livres, me les rendit et dit : « Où iras-tu, à présent qu'il fait nuit ? Reste ici et couche-toi dans mon antichambre ! » Je restai et, comme j'avais de nouveau mes livres, j'étais si content que je ne savais comment rendre grâces à Dieu. Je pressais les livres sur ma poitrine et je les y tins si longtemps que mes mains en étaient complètement engourdies. Je versais des larmes de joie et mon cœur battait de ravissement. Le commandant me regarda et dit : « Tu dois bien aimer ta Bible ! » — Mais dans ma joie je ne pus rien lui répondre, je ne pus que pleurer. Alors il continua : « Mon frère, moi aussi je lis l'Évangile régulièrement tous les jours. »

Il ouvrit sa valise et en tira un petit Évangile relié en argent.

« Assieds-toi, et je vais te conter comment j'y suis arrivé. Qu'on nous serve le souper ici ! » ordonna-t-il.

Nous nous mîmes à table et le commandant commença son récit.

« Depuis ma jeunesse, j'étais au service de l'armée et non dans la garnison. Je connaissais mon métier et mes chefs m'aimaient comme un sous-lieutenant consciencieux. Cependant, j'étais jeune comme tous mes amis et mes camarades. A mon grand malheur je pris l'habitude de boire et cela devint une passion, une ivrognerie. Tant que je ne buvais pas, j'étais un brave officier ; mais aussitôt que je me mettais à boire, je n'étais plus bon à rien, durant six semaines. On a longtemps patienté, mais à la fin des fins, par suite d'une grossièreté que je fis à mon chef, en état d'ivrognerie, je fus dégradé et, comme simple soldat, transféré dans une garnison lointaine. Si je ne cessais de boire et si je ne me corrigeais, j'étais menacé d'une punition encore plus sévère. Cependant malgré tout je ne pus me maîtriser et cesser de boire. J'essayai différents remèdes, rien ne m'aida, et on décida de me bannir dans un bataillon disciplinaire. Lorsque j'en fus averti, je ne savais plus que faire. J'étais dans ma caserne, plongé dans ces tristes réflexions, lorsqu'un moine chargé de quêter pour une église, y arriva. Chacun de nous lui offrit ce qu'il pouvait. Le moine me demanda : « Pourquoi es-tu triste ? » — Je lui contai mon malheur. Il eut pitié de moi et me dit : « La même chose était arrivée à mon frère, et sais-tu ce qui l'aida ? Son père spirituel lui donna un évangile et lui ordonna très sévèrement, chaque fois

qu'il sentait venir l'envie de boire, d'en lire un chapitre ; si l'envie continuait, il devait en lire un second et ainsi de suite. C'est ce que mon frère fit et, au bout d'un temps très court, son ivrognerie était passée. Maintenant il y a quinze ans qu'il ne prend plus une goutte d'alcool. Fais de même et tu verras comme cela t'aidera. J'ai un évangile que je vais t'apporter. » Après l'avoir écouté, je lui dis : « Comment ton évangile m'aidera-t-il, puisque tous mes propres efforts et ceux des médecins n'ont pu réussir à me faire cesser de boire? » Je parlais ainsi car je n'avais encore jamais lu l'évangile.

« Ne le dis pas, réplique le moine, — tu peux être sûr d'y trouver un réconfort ».

« Le lendemain, il m'apporta cet évangile que voici : Je l'ouvris, j'y jetai les yeux et je dis : « Je ne l'accepte pas, je ne suis pas habitué au slave et je n'y comprends rien. » Mais le moine m'assura que les paroles de l'évangile apportent d'elles-mêmes le salut, car il y est écrit ce que Dieu a parlé. «Cela n'est pas grave si d'abord tu ne comprends pas, continue à lire avec application. Un moine a dit : « Si tu ne comprends pas la sainte Écriture, les mauvais esprits la comprennent et tremblent. » Quant à ton ivrognerie, elle provient des mauvais esprits. Et voici ce que je te dirai encore : « S. Jean Chrysostome prétend que même la chambre dans laquelle se trouve un évangile tient les mauvais esprits à distance et n'est point accessible à leur influence. »

« Je ne me souviens plus de ce que j'avais donné au moine, mais je lui achetai son évangile, je le serrai dans un coffret contenant d'autres objets et je l'y oubliai. Au bout de quelque temps je fus accablé d'un accès d'ivrognerie. Un besoin irrésistible d'eau-de-vie me poussa à ouvrir mon coffret afin d'y prendre de l'argent et de courir au cabaret. Mais, à ce moment, l'évangile me tomba sous les yeux et je me rappelai vivement les paroles du moine. J'ouvris le petit livre et je lus le premier chapitre selon Matthieu. Je n'y compris rien, mais le moine n'avait-il pas dit : « Même si tu ne comprends pas,continue de lire avec application ». Il faut que je lise le second chapitre, me dis-je moi-même. Je le lus et je commençai à comprendre quelque chose. Alors je me mis au troisième chapitre et voici que la cloche de la caserne se fit

entendre : chacun de nous devait occuper sa place sur le banc et personne n'avait plus le droit de sortir. De cette façon, je restai dans la caserne. Le matin, presque tout à fait décidé d'aller me chercher de l'eau-de-vie, je me dis tout à coup : si j'allais cependant lire encore un chapitre ? Qu'en adviendrait-il ? Je le lus et je n'allai pas au cabaret. Je fus de nouveau tenté et de nouveau je lus un chapitre. Cependant je m'aperçus comme d'un certain soulagement. Cela me donna du courage et, depuis lors, chaque fois que j'éprouvais le besoin de boire, je lisais un chapitre de mon évangile. Plus le temps avançait, mieux cela allait et, lorsque j'eus terminé les quatre évangiles, mon ivrognerie était passée ; je n'en ressentais que du dégoût. Maintenant, il y a déjà vingt ans que je ne bois plus une goutte d'alcool. Tout le monde s'étonnait du changement qui s'était opéré en moi. C'est là une preuve du mystère que la raison et le cœur ne sont pas la même chose. »

Le lendemain, aussitôt que le commandant fut levé, j'allai le remercier et prendre congé de lui. Il me fit boire du thé, me donna un rouble pour mon voyage et me dit adieu. Je me remis en marche, rempli de joie.

J'avais parcouru un bon bout de chemin lorsque je me souvins que j'avais promis un rouble à mes soldats et que maintenant ce rouble m'était envoyé d'une manière tout à fait inattendue. D'abord je pensai : ils ont voulu te tuer et ils t'ont pillé ; cet argent ne leur sera d'aucune utilité puisqu'ils sont arrêtés. Mais ensuite d'autres idées me vinrent. N'est-il pas écrit dans la Bible : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en agissant ainsi, tu ammasseras des charbons de feu sur sa tête. Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais triomphe du mal par le bien. » (1) Et Jésus-Christ lui-même ne dit-il pas : « Et à celui qui veut t'appeler en justice pour avoir ta tunique, abandonne-lui encore ton manteau. » (2) Et surtout : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent. » (3)

---

(1) Rom., 12, 20.
(2) Matth., 5, 40.
(3) Matth. 5, 44.

Je revins donc sur mes pas et, au moment où je m'approchais de la maison d'étape, les prisonniers en sortaient justement pour se mettre en marche vers l'étape suivante. Vite je m'approchai de mes soldats, je leur tendis mon rouble et je leur dis : « Repentez-vous et priez ! Jésus-Christ aime les hommes, il ne vous abandonnera pas ! » Ensuite je repris mon chemin.

Après avoir fait cinquante kilomètres sur la grand'route, je me décidai à prendre un chemin de contour pour être plus seul et pour pouvoir lire plus tranquillement. Je marchai longtemps au milieu des forêts, arrivant rarement dans quelque village. Parfois je passais des journées entières à lire attentivement « l'Amour de la vertu ». J'y puisais beaucoup de renseignements précieux. Mon cœur s'enflammait du désir de s'unir à Dieu, à l'aide de cette prière intérieure que je m'efforçais d'étudier, en conformant mes propres efforts aux indications du livre. Une seule chose m'oppressait : celle de n'avoir point de gîte où j'eusse pu m'adonner tranquillement à la lecture.

En ce temps-là, je lisais aussi ma Bible et je sentais que je commençais à la comprendre mieux qu'auparavant, quand beaucoup de choses ne m'y étaient pas claires et me demandaient à réfléchir. Les saints Pères ont raison, en disant que « l'Amour de la vertu » est une clef pour les mystères de l'Écriture Sainte. A l'aide de ce manuel, je commençais à comprendre en partie la parole de Dieu.

« L'homme intérieur », « l'homme mystérieux du cœur », « la « vraie prière », « la prière dans l'esprit », « le royaume du ciel est en vous », « soyez en moi », « donne-moi ton cœur », « se revêtir du Christ » (1), l'appel du fond du cœur : « Abba, Père ! » — tout cela se révélait à moi peu à peu. Et lorsqu'en suite je priai dans l'intime recueillement de mon cœur, tout ce qui m'entourait me paraissait ravissant et miraculeux : les arbres, l'herbe, les oiseaux, la terre, l'air, la lumière semblaient me dire que tout était créé pour l'homme, que tout prouvait l'amour de Dieu pour l'homme, que tout priait Dieu et tout lui présentait ses louanges et son adoration. C'est alors que je compris la signification des paroles dans « l'Amour de la vertu » : « la compréhension du langage de

(1) Toutes ces expressions sont tirées de l'Évangile et doivent être vérifiées d'après le texte.

toutes les créatures », et je vis que maintenant je pouvais causer avec toutes les créatures et m'en faire comprendre.

J'errai ainsi longtemps et j'arrivai enfin à un endroit tellement sauvage que, pendant trois jours, je n'y trouvai aucune habitation. Ma provision de pain sec s'était épuisée et je commençai à prier du fond de mon cœur. Toutes mes craintes se dissipaient, et je me fiais à la conduite de Dieu ; je me calmais et je sentais revenir ma bonne humeur. Lorsqu'une fois je longeais le bord d'une forêt sombre, j'aperçus un chien qui en sortait et qui courait devant moi. Je l'appelai. Il se mit à gambader autour de moi et à me prodiguer des caresses. Je me réjouis et je pensai : encore un bienfait, encore une grâce de Dieu ! Pour sûr, il y a un troupeau dans la forêt et c'est un chien-berger... Ou peut-être un chasseur erre-t-il dans les environs ! Je pourrai lui demander un morceau de pain, car il y a plus de vingt-quatre heures que je n'ai mangé... Ou peut-être m'indiquera-t-il un village non loin d'ici...

Le chien, après avoir sauté pendant quelque temps autour de moi et voyant que je ne voulais rien lui donner, reprit le petit sentier par lequel il était sorti de la forêt. Je le suivis et je le vis se glisser, à deux cents mètres plus loin, dans une grotte, tout en aboyant contre moi. En même temps, un homme d'âge moyen, maigre et pâle, sortit de derrière un arbre. Il me demanda d'où je venais, et moi, je lui demandai comment il se trouvait ici. De cette manière, une conversation amicale s'engagea entre nous. L'homme me conduisit dans sa hutte de terre et me raconta qu'il était garde-forestier et qu'il gardait cette forêt, destinée à être abattue. Il posa devant moi du pain et du sel.

« Comme je t'envie, lui dis-je, que tu puisses vivre dans cette solitude de la forêt et pas comme moi errer de place en place et être obligé de rencontrer toutes sortes de gens !

— Tu peux aussi rester ici, si tu veux, me dit l'inconnu. Il y a tout près d'ici la hutte de l'ancien garde-forestier. Elle est à demi-écroulée, mais en été tout de même encore habitable. Tu as sans doute ton passeport ? Quant au pain, nous en aurons toujours assez ; on m'en apporte, tous les huit jours, de mon village. La source que voici ne tarit jamais. Moi, cher frère, je ne mange que du pain et ne bois que de l'eau, voici dix ans! En automne,

après que les paysans auront terminé leurs travaux champêtres, près de deux cents hommes viendront ici pour abattre la forêt. Alors je ne pourrai plus rester ici, ni toi non plus. »

En entendant tout cela, je me sentais prêt à tomber à ses pieds, tellement j'étais content. Comment pouvais-je remercier Dieu de ses bontés ? Ce qui m'attirait, ce que je désirais ardemment, tout cela allait se réaliser d'une manière inattendue. Il restait encore quatre mois jusqu'à l'automne ; pendant tout ce temps-là, je pourrais jouir du repos et de la solitude, en étudiant confortablement et attentivement « l'Amour de la vertu ». Je pris donc la décision de rester, et mon simple frère en Jésus-Christ, qui m'accueillit, me fit le récit de sa vie.

« Je n'étais pas un des derniers de notre village, me dit-il, » j'avais un bon métier, j'étais badigeonneur et je vivais dans » l'aisance, mais non sans pécher. Je trompais souvent mes clients, » je faisais des parjures, je grondais incessamment, je me soûlais, » je fumais... Il y avait dans notre village un vieux bedeau qui » possédait un livre très ancien sur le Jugement dernier. Il allait » de maison en maison, en faire la lecture et on le récompensait » d'un peu d'argent. Moi aussi, il me visitait souvent et, lorsque » je lui donnais dix copeks et un verre d'eau de vie en surplus, il » était prêt à lire toute la nuit, jusqu'au chant des coqs. Et moi, » assis à mon travail, j'écoutais quels tourments nous attendaient » à l'enfer, comment les vivants seront transformés et les morts » ressuscités, comment Dieu jugera le monde, les anges feront » sonner les trompettes et le feu et les vers dévoreront les pécheurs... Un jour que j'entendis cela, je fus saisi d'horreur et » je pensai en moi-même : comment éviter ces tourments ? Comment sauver mon âme et racheter mes péchés ? — J'abandonnai » mon métier, je vendis ma maison, je me fis garde-forestier ici » et je n'exige de ma commune que du pain, des habits et des » cierges pour mes prières.

» Je vis ainsi déjà depuis dix ans, ne prenant que du pain et » de l'eau, deux fois par jour. Je me lève au premier chant des » coqs, je fais des génuflexions et je prie devant les saintes images » avec sept cierges allumés. Lorsque, pendant la journée, je fais » le tour de la forêt, je porte sur mon corps nu des chaînes de fer, » pesant dix kilos. Je ne gronde jamais, je ne bois ni vin ni bière,

» je ne fume pas et je ne connais pas les femmes. D'abord, cette
» vie me plaisait, mais ces derniers temps différentes réflexions me
» viennent à l'esprit. Dieu sait si je pourrai racheter mes péchés
» de cette façon ? Et tout ce qui est écrit dans les livres, est-ce
» vrai ? Comment un mort peut-il ressusciter ? Y a-t-il vraiment
» un enfer ? Personne n'est revenu de l'au-delà. Après qu'un hom-
» me est mort et tombé en putréfaction, que sait-on de lui ?
» Les livres sont peut-être écrits par des prêtres, des seigneurs et
» des chefs, pour nous faire peur, à nous autres imbéciles et pour
» nous forcer à vivre selon la morale. Et si nous nous tourmen-
» tions en vain, renonçant à tout plaisir ? S'il n'y avait point
» d'autre vie, quoi alors? N'est-ce pas mieux de jouir d'un bien-
» être ici-bas, sur terre ? De pareilles idées me tourmentent sou-
» vent et je ne sais pas si un jour je ne reprendrai pas mon an-
» cien métier. »

Je l'écoutais, tout en le plaignant et je pensais en moi-même : on dit qu'il n'y a que les savants et les rusés qui sont libre-penseurs et qui ne croient à rien ! Mais non : même un des nôtres, un simple paysan, peut tomber dans l'incrédulité. Le royaume des ténèbres ouvre ses portes à tout le monde et s'empare peut-être plus facilement des simples. Il faut donc s'armer autant que possible de la parole de Dieu, contre l'ennemi de nos âmes et y puiser de la force. Afin de fortifier autant que possible la foi de ce frère, je tirai de ma poche « l'Amour de la vertu », j'y trouvai le chapitre 109 d'Isiche, je lui en fis la lecture et je commençai à lui prouver qu'il était inutile et vain de s'abstenir des péchés, seulement par crainte des tortures de l'enfer ; que l'âme ne pouvait se libérer de ses péchés que par la conservation de sa raison et par la purification de son cœur, et cela ne peut être obtenu qu'à l'aide d'un recueillement intérieur. Celui qui fait de bonnes actions par crainte de l'enfer suit, selon les saints Pères, la voie de l'esclavage, celui qui le fait pour en être récompensé du royaume du ciel suit le chemin des mercenaires. Mais Dieu veut que nous allions vers lui, comme les fils vont vers leur père ; il veut que nous nous conduisions honorablement par amour et par respect pour lui, que nous soyons heureux, en nous unissant à lui dans une union bienheureuse de l'esprit et du cœur. Quelles que soient les tortures corporelles que tu t'imposes, tu n'y trouveras jamais la paix et, si

tu n'as pas Dieu dans ton esprit et la prière incessante de Jésus dans ton cœur, tu retomberas toujours, au moindre prétexte, dans le péché. Tu peux si bien la faire ici, cette prière, dans cette solitude, et tu goûteras bientôt la paix. Aucune pensée athée ne pourra alors t'atteindre et la vraie foi te sera révélée dans ton amour pour Jésus-Christ. Tu comprendras alors comment ressusciteront les morts et le Dernier Jugement t'apparaîtra alors sous son véritable aspect. Tu sentiras dans ton cœur une telle légèreté, une telle béatitude, que tu en seras toi-même étonné. Rien ne t'affligera plus et ne t'empêchera plus dans ta vie pieuse.

Je lui expliquai ensuite, comme je le pouvais, comment il fallait commencer et continuer la prière de Jésus et comment la parole de Dieu et des saints Pères nous l'enseigne. Il consentit à tout et me sembla calmé. Après cela, je me séparai de lui et j'entrai dans la hutte qui m'était donnée.

Mon Dieu, que j'étais ravi, tranquille et heureux, lorsque je franchis le seuil de cette hutte ! Elle me sembla un château royal, plein de joies et de délices ! Je remerciai Dieu avec des larmes de ravissement et je me dis à moi-même : ici, dans ce calme et dans ce silence, je puis accomplir mon œuvre et implorer Dieu pour qu'Il m'éclaire. Je relus « l'Amour de la vertu » avec attention et avec application, du commencement jusqu'à la fin et je vis clairement quelle sagesse, quelle sainteté et quelle profondeur contenait ce livre ! Cependant, on y parlait de tant de choses et il s'y trouvait des exhortations si multiples des saints Pères, que je ne pus ni bien saisir le tout, ni déchiffrer ce qui se rapportait surtout au recueillement intérieur du cœur continuel et efficace ni ce que je voulais surtout m'approprier. Je pensais aux paroles de l'Apôtre : « Aspirez aux dons supérieurs » (1), « N'éteignez pas l'esprit » (2), et je me décidai à prier Dieu, jusqu'à ce qu'il daignât me donner un éclaircissement. Pendant vingt-quatre heures, je ne fis pas autre chose que de prier sans m'arrêter un seul instant. Mes pensées se calmèrent enfin et je m'endormis. Et alors, je rêvai que j'étais dans la cellule de mon défunt vieillard et qu'il m'expliquait « l'Amour de la vertu » : « C'est un livre plein de sagesse, un

(1) I Corinth., 12, 31.
(2) I Thessal., 5, 19.

» réservoir mystérieux qui contient l'explication des jugements
» secrets de Dieu. Ce n'est pas à tout le monde qu'il est compré-
» hensible, mais pour chacun il contient des indications qui lui
» sont nécessaires ; pour les sages, des indications sages et pour
» les simples d'esprit, des indications simples. C'est pourquoi, nous
» autres simples, nous ne devons pas lire les chapitres comme ils
» sont disposés dans le livre. C'est là l'ordre des instruits en Dieu.
» Mais pour les ignorants qui, cependant, veulent apprendre dans
» ce livre la prière intérieure, un autre ordre est nécessaire. »

Il me nomma alors parmi les écritures, celles que je devais surtout lire ; car elles contenaient les explications les plus complètes et les plus nécessaires et qu'en outre elles étaient à la portée de tout le monde. Il me nomma ensuite la cinquième œuvre du saint Patriarche Callixte de Constantinople et je rêvai que je tenais le livre entre mes mains et que je m'efforçais d'y trouver cette œuvre, mais que je n'y réussissais pas. Alors, le vieillard tourna lui-même quelques pages et dit : « Voici ! Je vais te le marquer. » Il ramassa par terre un morceau de charbon et fit un trait au bord de la page. J'écoutai attentivement le vieillard et je tâchai d'imprimer mot pour mot ce qu'il disait dans ma mémoire. Lorsque je m'éveillai, il faisait encore sombre. Je contitinuai à rester coucher et je répétai dans mes pensées mon rêve et tout ce que m'avait dit le vieillard. Ensuite je pensai : Dieu sait si c'est l'âme du défunt vieillard qui m'est apparue ou si ce n'était qu'une image, évoquée par mes sens, puisque je pense si souvent à mon livre, « l'Amour de la vertu », et à mon vieillard ? Sur ce, je me levai, car il faisait déjà jour, et que vis-je ? Sur une pierre qui, dans ma hutte, me servait de table — le livre déplié juste à la page que m'avait indiquée le vieillard, et — à la marge — un trait de charbon, tout comme dans mon rêve ; le morceau de charbon était posé auprès du livre.

Je regardais et je m'étonnais car, je savais pour sûr que, la veille au soir, le livre n'y était pas, qu'il était fermé et posé sous mon chevet et aussi qu'auparavant il n'y avait aucun signe là où je voyais le trait de charbon. Ce signe me persuada de la vérité de mon rêve et de l'état bienheureux de mon vénérable maître, du vieux moine. Je me mis à lire « l'Amour de la vertu » dans l'ordre prescrit par mon vieillard. Je lus une fois, deux fois et mon âme

s'enflamma du désir d'appliquer à la pratique ce que j'avais lu. Je compris clairement ce qu'était la prière intérieure, comment on pouvait l'obtenir, quels en étaient les fruits, comment elle remplissait de béatitude le corps et l'âme et comment on pouvait distinguer si cela venait de Dieu, de la nature ou de la tentation.

Donc, je commençai, comme nous l'enseigne Siméon, le Nouveau Théologien, à regarder dans mon cœur. Les yeux fermés, concentrant toutes les forces de mon imagination, je dirigeai vers le cœur mon regard spirituel. Je tâchai de me le représenter du côté gauche de ma poitrine et d'écouter attentivement ses battements. Je le fis plusieurs fois par jour, pendant une demi-heure et, au commencement, je n'éprouvai rien d'autre qu'un sentiment d'obscurité. Mais, peu à peu, au bout d'un temps assez court, je pus me représenter mon cœur et ses mouvements et, à l'aide de mon haleine, je pus y introduire et en extraire la prière de Jésus, ainsi que nous l'enseignent les saints : Grégoire, Callixte et Ignace. En aspirant l'air, je regardais en esprit dans mon cœur et je disais : « Seigneur Jésus-Christ. » En exhalant, je disais : « Ayez pitié de moi. » Je le répétai plusieurs fois par jour, d'abord pendant une heure, ensuite pendant quelques heures et à la fin presque pendant toute la journée. Si cela me devenait difficile, si je me sentais envahi par la paresse ou par le doute, je prenais vite « l'Amour de la vertu », je relisais les endroits dans lesquels il était traité de la prière intérieure et je ressentais de nouveau l'envie et le zèle de la prière.

Au bout d'à peu près trois semaines, je ressentis dans mon cœur une certaine douleur accompagnée, cependant, d'une chaleur et d'une joie extrêmement agréables. Cela me donna encore plus d'envie et d'inclination pour la prière ; toutes mes pensées en étaient saturées, j'éprouvais le sentiment d'une grande joie et d'une grande libération de tout fardeau, de sorte que j'étais comme transformé et comme ravi. Je ressentais un ardent amour pour Jésus-Christ et pour toute la création de Dieu. Mes yeux se mouillaient de larmes, de larmes de reconnaissance envers Dieu, si miséricordieux pour moi, pécheur non repenti. Ma faible raison s'éclaira à un tel point que je pus comprendre et contempler des choses, auxquelles auparavant je n'osais même pas rêver. Parfois, la sensation d'une bienheureuse chaleur cordiale

pénétrait tout mon être et, dans mon recueillement, je sentais l'omniprésence divine. Au simple appel du nom de Jésus-Christ, j'étais envahi d'une béatitude. Je savais à présent ce que signifient les paroles : Le Royaume de Dieu est en vous-même (1).

Toutes ces sensations m'apprirent que la prière intérieure porte beaucoup de fruits : un salutaire amour pour Dieu, une paix intérieure, un ravissement de l'esprit, la pureté des pensées, la légèreté et la vigueur de tous les membres, un bien-être général, l'insensibilité des maladies et des chagrins, une nouvelle force du raisonnement, une nouvelle compréhension de l'Écriture Sainte ; l'intelligence du langage de toutes les créatures, l'exclusion de toute vanité, une conception nouvelle de la sainteté de la vie intérieure et enfin la certitude de la proximité de Dieu et de son amour pour tous.

Après avoir passé cinq mois dans un pareil recueillement et dans des sensations aussi bienheureuses, je m'habituai complètement à la prière, je ne l'omettais jamais ; je la sentais résonner incessamment et comme d'elle-même au dedans de mon être et au dedans de mon cœur, non seulement lorsque je veillais, mais même pendant mon sommeil, sans s'interrompre, ne fût-ce que pour un seul instant, quoi que je fisse ou quoi que je m'apprêtasse à faire. Mon âme rendait continuellement grâces à Dieu et mon cœur se fondait en une joie infinie. « Que tes œuvres sont nombreuses, Jéhovah ! Tu les as toutes faites avec sagesse ; la terre est remplie de tes biens. » (2)

* * *

Beaucoup d'événements, beaucoup d'accidents étranges m'accompagnèrent pendant mon chemin. Ainsi, par exemple, un soir que je traversais un bois, en me dirigeant vers un village, où je devais passer la nuit, je fus attaqué par un loup. N'ayant entre mes mains que le chapelet de mon vieillard, j'en frappai la bête. Le chapelet s'enroula autour de son cou, le loup me l'arracha des mains et sauta de côté, mais immédiatement s'embrouilla dans

(1) Luc, 17, 21.

(2) Ps. 103, 24.

un buisson d'épines, dont il ne pouvait se dégager, car le chapelet lui serrait la gorge. Je me signai et j'avançai pour délivrer le loup, surtout parce que je craignais qu'il ne s'échappât de lui-même et qu'il ne s'enfuit, en emportant mon chapelet. Et, en effet, aussitôt que je touchai le chapelet, le loup le brisa et s'enfuit. Je rendis grâces à Dieu, tout en pensant à mon défunt maître et j'arrivai sain et sauf au village, où il me fut permis de passer la nuit, dans une auberge. Deux hommes, l'un vieux, l'autre très fort et d'âge moyen, y étaient assis à une table, prenant le thé. Je priai l'hôtesse de me prêter une aiguille et du fil, je m'approchai de la lumière et je me mis à raccommoder mon chapelet déchiré. Le plus jeune des deux hommes (il était le clerc du village), me dit en plaisantant : « Tu as probablement prié si longtemps que ton chapelet s'est déchiré ? »

Je répondis : « Ce n'est pas moi qui l'ai déchiré, c'est un loup.

— Comment ça, un loup ? Les loups prient donc aussi ? »

Je racontai ce qui m'était arrivé et pourquoi ce chapelet m'était si cher.

Le clerc se mit à rire et dit : « Il vous arrive partout des miracles, à vous autres, soi-disant saints ! C'est tout à fait naturel que le loup se soit effrayé, en sentant quelque chose s'enrouler autour de son cou et qu'ensuite il s'embrouillat dans un buisson. Tout cela arrive bien souvent. »

Mais le vieux, qui était un maître d'école, répliqua : « Ne tirez pas des conclusions trop rapides ! Moi, j'entrevois, dans cet incident, la révélation du monde visible et du monde invisible. Vous savez bien que, lorsque notre père Adam était innocent et saint, tous les animaux lui étaient subordonnés et se tenaient doucement auprès de lui, pendant qu'il leur donnait des noms. Le vieillard, à qui appartenait le chapelet, était un saint. Or, que signifie être saint ? Pour nous autres, pécheurs, cela signifie le retour à l'état primitif de l'innocence, car lorsque l'âme est sainte, le corps aussi devient saint. Le chapelet du saint, qui se trouvait toujours entre ses mains, pouvait contenir la force du premier homme avant sa chute. Les bêtes sont sensibles à cette force, jusqu'à présent.

— Vous autres, savants, vous parlez de toutes sortes de forces,

de toute espèce de sagesse, dit le clerc, mais des simples comme nous, ne connaissent qu'une chose : un bon verre d'eau-de-vie versé dans la gorge ! Et il nous donne la force qui nous est nécessaire. »

Cela disant, il se dirigea vers le buffet, qui renfermait l'eau-de-vie.

« C'est vous que cela regarde, » conclut brièvement le maître d'école.

Comme ses paroles m'avaient plu, je lui contai l'apparition de mon vieillard, pendant mon sommeil et la marque de charbon qu'il avait laissée, à la marge de mon livre. Le clerc, étendu sur un banc, murmura quelque chose entre ses dents, se moquant de mes paroles, et, à la fin, s'endormit. Et moi, je tirai de ma poche mon livre et je montrai au maître d'école la marque au charbon, en lui disant : « Ce qui m'étonne, c'est comment un esprit sans corps ait pu ramasser un morceau de charbon et écrire ?

— Je puis te l'expliquer, répliqua le maître d'école. Lorsque les esprits apparaissent sous une forme corporelle, ils empruntent à l'air et à l'éther un corps palpable, qu'ils rendent ensuite de nouveau aux éléments. Et de même que l'air possède une force de tension, qui lui permet d'avancer et de reculer, l'âme, revêtue de cette force, peut aussi faire différentes choses.»

Il examina ensuite mon livre et me dit qu'il n'en avait jamais vu de pareil. Je lui dis qu'il contenait la doctrine de la prière intérieure, exposée par 25 saints Pères et il répliqua qu'il en savait aussi quelque chose.

Je m'inclinai devant lui, jusqu'à terre, et lui demandai de me dire quelque chose sur la prière intérieure.

N'est-il pas écrit dans le Nouveau Testament que l'homme et toute la création n'obéissent pas de leur propre mouvement au tourment de Dieu ? Nos soupirs mystérieux, l'aspiration naturelle de toutes les âmes vers Dieu, — c'est justement la prière intérieure. On n'a pas besoin de l'apprendre, elle est innée à chacun de nous !

« Mais comment faire pour la découvrir en soi-même, pour la sentir en son cœur, pour la comprendre par sa raison, pour la

reconnaître par sa volonté, pour en éprouver le bonheur et l'éclaircissement et arriver ainsi à son salut ? — demandai-je.

— Je ne sais pas s'il en est écrit quelque chose dans les livres de théologie, dit-il.

— C'est ici que tout cela est expliqué, » lui répondis-je, en lui montrant de nouveau mon livre. Le maître d'école en examina le titre et dit qu'il s'en ferait venir un de Tobolsk.

Après cela, nous nous séparâmes. Je remerciai Dieu pour l'entretien avec le maître d'école et je le priai que le clerc, à son tour, pût trouver son salut.

Une autre fois, — c'était au printemps, — je traversai un village, où je trouvai asile chez un prêtre. C'était un homme bon, n'ayant pas de famille, et je passai trois jours chez lui. A la fin, il me dit : « Reste ici, je t'entretiendrai. J'ai besoin d'un homme de confiance, car, tu vois, nous sommes en train de bâtir ici, auprès de la vieille chapelle en bois, une église en pierre et il nous faut quelqu'un de consciencieux, pour surveiller la construction et pour faire la collecte dans la chapelle. C'est précisément quelque chose pour toi : tu seras seul dans la petite chambre du bedeau, auprès de la vieille chapelle, jusqu'à la fin de la construction et tu pourras prier toujours. »

Je refusai longtemps, mais enfin je dus céder aux instances du bon prêtre et je m'installai dans le village, jusqu'à la fin de l'automne.

Au commencement, je m'y sentis à mon aise ; mais bientôt beaucoup de gens vinrent à la chapelle, surtout les dimanches et les jours de fête ; les uns, pour prier ; les autres, par curiosité ; d'autres enfin, — un peu pour voler quelque chose du plateau de la collecte. Comme, tous les soirs, je lisais ma Bible et mon « Amour de la vertu », quelques-uns entamaient des conversations là-dessus ou me priaient de lire à haute voix. Au bout de quelque temps, je m'aperçus qu'une jeune fille du village venait souvent à la chapelle, pour y prier. Ecoutant ses chuchotements, je compris qu'elle disait des prières inconnues ou bien qu'elle répétait faussement les prières ordinaires. Je l'interrogeai. Elle me confia que sa mère était orthodoxe, mais que son père appartenait à la secte de ceux qui ne reconnaissent aucun clergé. Je lui enseignai alors les termes exacts de la prière du Seigneur et de

l'Ave Maria et lui donnai le conseil de répéter, aussi souvent que possible, la prière de Jésus, car cela lui apporterait le salut. La jeune fille obéit et fit humblement ce que je lui enseignais. Au bout de quelque temps, elle me conta qu'elle s'était tellement habituée à la prière qu'elle s'y sentait constamment attirée, qu'elle ne voulait jamais cesser d'appeler le nom de Jésus et que, longtemps après, elle en éprouvait une joie et une satisfaction.

L'été touchait à sa fin. Beaucoup de gens venaient me trouver, non seulement pour prier et pour lire, mais aussi pour me demander conseil, à cause de leurs ennuis, même à cause de leurs pertes, par exemple s'ils étaient volés, comme s'ils me tenaient pour un sorcier !!! La jeune fille dont je fais mention, accourut aussi un jour, tout éplorée, ne sachant que faire, en proie à un grand chagrin et à un grand doute. Son père voulait la faire épouser par un corréligionnaire, et ils devaient être mariés non pas par un prêtre, mais par un simple paysan de la même secte. Mais alors, ce ne serait donc pas un mariage, ce ne serait qu'une impudicité, disait la jeune fille. Elle se proposait de fuir, mais je lui dis : « Où iras-tu ? On va, pour sûr, te retrouver, et, sans passeport, tu ne pourras vivre nulle part. Il vaut mieux prier Dieu qu'il détourne ton père de son intention et qu'il préserve ton âme du péché. Ce sera bien plus sûr que la fuite. »

Ainsi, se passait le temps. Tout ce bruit commençait à m'ennuyer. Je me décidai à quitter la chapelle et à reprendre mon pèlerinage. Je le confiai au prêtre et je lui dis : « J'ai accepté votre invitation, j'ai passé ici tout l'été. Laissez-moi m'en aller et bénissez mon chemin solitaire ». Mais le prêtre m'exhortait à rester encore : « Qui est-ce qui t'empêche de prier ici autant que tu voudras, jour et nuit ? Tu as un gîte, tu as ton pain quotidien, tu nous es utile, tu n'entames pas de vains bavardages avec les gens qui viennent ici, tu apportes du profit à l'église, tout cela a plus de mérite devant Dieu que ta prière solitaire. Pourquoi veux-tu toujours être seul ? La prière en commun est plus agréable. Dieu n'a pas créé l'homme, pour qu'il ne pense qu'à lui-même, mais pour que les hommes s'entr'aident et se conduisent mutuellement vers le salut, chacun d'après ses forces. Pense aux Saints et aux Pères de l'Église ! Ils ont travaillé jour et nuit, ils ont pris soin de l'Eglise, ils ont prêché ! »

« Chacun, répliquai-je, a sa propre vocation, pour laquelle il est doué. Vous avez raison, vénérable Père ! Il y a beaucoup de prédicateurs, mais aussi beaucoup d'ermites ! Chacun fait ce qu'il peut, en pensant que Dieu lui-même lui indique la voie de son salut.

Comment m'expliquerez-vous que beaucoup de saints renonçaient à leur dignité d'évêque ou de prêtre, à l'administration d'un monastère et se rendaient dans les déserts, pour éviter la tentation ? Ne croyez-vous donc pas aux paroles de Jésus-Christ : « Que sert à un homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? » (1)

— Mais ceux-la, ce sont des saints ! dit le prêtre.

— Eh bien, puisque même les saints craignaient que la société des hommes ne nuisît à leur âme, que dois-je faire, moi, pauvre pécheur ? »

De cette manière, je pris congé de mon bon prêtre et il me laissa partir amicalement.

A dix kilomètres, je fis halte, pour passer la nuit, dans un village. J'y trouvai un agonisant et je conseillai aux paysans de faire venir un prêtre, pour lui administrer les saints Sacrements. Moi-même, je restai dans la maison, voulant assister à la communion et prier. Pendant que j'attendais le prêtre, auprès de la porte, je vis tout à coup arriver, en courant, la jeune fille qui priait toujours dans la chapelle. Les fiançailles étaient fixées pour le lendemain et elle s'enfuyait. Elle me supplia :

« Laisse-moi aller avec toi et conduis-moi dans un couvent ! Je ne veux pas me marier, je veux prendre le voile et prier Jésus-Christ. Si c'est toi qui m'emmènes, je serai acceptée ! »

Je lui dis : « Comment puis-je te permettre de venir avec moi ? Je ne connais aucun couvent et, comme tu n'as point de passeport, tu ne seras acceptée nulle part. Où que tu ailles, on te trouvera partout, on te fera revenir et tu seras, par-dessus tout, sévèrement punie pour ton escapade. Reviens à la maison et prie Dieu ! Si tu ne veux pas te marier, dis que tu es malade. C'est un prétexte innocent et beaucoup de saintes firent ainsi, pour le salut de leur âme. »

---

(1) Matth. 16, 26.

Notre entretien n'était pas encore terminé, que nous vîmes arriver quatre hommes, avec une voiture à deux chevaux. Ils s'emparèrent de la jeune fille et l'un d'eux partit avec elle, au grand trot, tandis que les trois autres me lièrent les mains et me forcèrent de revenir avec eux au village, où j'avais passé l'été. Lorsque je me révoltai et que je voulus m'expliquer, ils ne firent que crier : « Nous allons te montrer, vaurien, comme on séduit les jeunes filles ! »

Ils m'emmenèrent à l'office du village, me mirent les menottes et m'abandonnèrent jusqu'au matin, où ils se proposaient de me juger, dans une baraque. Le prêtre, ayant appris que j'étais arrêté, me visita, m'apporta un souper, me consola et me promit d'intercéder pour moi. Mais le juge du pays n'arriva que le lendemain soir et très tard. Il fit rassembler les paysans et me fit amener devant lui. Il était visiblement échauffé. Sans même se donner la peine d'ôter son chapeau, il cria, assis à sa table, au père de la jeune fille :

— Eh bien, ta fille, en s'enfuyant, t'a-t-elle volé quelque chose ?

— Non, monsieur, rien, répondit l'autre.

— Et a-t-elle fait quelque chose de mauvais avec ce fou-là ?

— Non, monsieur.

— Alors, prends ta fille et fais-en ce que tu voudras. Quant à celui-ci, il sera puni demain et je le renverrai, en lui recommandant strictement de ne jamais remettre les pieds ici. Est-ce juste ? »

Et il se leva, pour aller dormir. Quant à moi, je fus ramené dans ma prison.

A la pointe du jour, deux hommes de la police rurale arrivèrent. Ils me fouettèrent avec des verges et me chassèrent. Je m'en allai, en rendant grâces à Dieu, qui me permit de souffrir en son nom. J'en fus consolé et ma prière intérieure n'en devint que plus chaleureuse. J'éprouvai la sensation que tous ces événements n'avaient, comme qui dirait, aucun rapport à moi, je ne les observais que de loin. Même pendant que l'on me frappait au plus fort, je pouvais le supporter bravement, car la prière ne cessait point de résonner dans mon cœur, elle me rendait heureux et me laissait insensible à tout le reste.

Après avoir parcouru à peu près quatre kilomètres, je rencon-

trai la mère de la jeune fille, qui revenait du marché, avec des emplettes. M'ayant aperçu, elle me cria : « Sais-tu que notre fiancé a renoncé à sa demande ? Il s'est offensé de ce que notre fille ait voulu s'enfuir loin de lui. » — Elle me donna du pain et des galettes et je continuai mon chemin.

Le temps étant sec, je ne voulus pas passer la nuit dans un village. Je m'approchai d'un tas de foin et je me couchai dessus.

Je rêvai que je continuais mon chemin, en lisant un chapitre de S. Antoine, dans « l'Amour de la vertu ». Tout à coup, mon vieillard me rattrape et me dit : « Tu ne lis pas ce que tu dois lire ! Regarde ceci : « Un maître doit parfois supporter des ignominies et des souffrances, par amour pour ses élèves. » Et encore : « Ceux qui prient beaucoup seront visités par les tentations les plus terribles et les plus cruelles. » Puis, il dit : « Sois persévérant, ne t'afflige pas et souviens-toi des paroles de l'apôtre : « Vous, mes petits enfants, vous les avez vaincues (les tentations), parce que Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. » (1)

Tu as donc fait l'expérience sur ta propre personne qu'aucune tentation ne t'arrive qui dépasse les forces humaines selon la parole divine : « Dieu fera de telle sorte que vous puissiez la vaincre. » (2)

Car Dieu fortifiait et éclairait non seulement tous ceux qui passaient leur vie à prier incessamment, mais aussi, par amour pour eux, ceux qu'ils instruisaient ; saint Grégoire de Thessalonique dit : « Nous devons non seulement prier incessamment nous-mêmes, selon le commandement de Dieu, mais en instruire aussi tous ceux que nous connaissons : moines et laïcs, sages et simples, femmes et enfants. » S. Callixte dit de même : « L'action spirituelle, la prière intérieure, la compréhension par la contemplation, tous les moyens d'élever notre âme, nous devons non seulement les conserver dans notre propre raison, nous devons les décrire et conserver ces écrits, nous devons les annoncer oralement, par amour pour tous et pour le salut de tous. La parole de Dieu dit : « Il faut seulement faire tout son possible pour se

(1) I S. Jean, 4, 4.
(2) I Corinth. 10, 13.

préserver de la vanité et pour se garder bien de semer au vent la doctrine divine. » (1)

Eveillé, je sentis dans mon cœur une grande joie et dans mon âme, une grande fermeté. Et j'allai plus loin.

Je voudrais citer encore un incident, arrivé beaucoup plus tard.

Un jour, c'était le 24 mars, je sentis un désir ardent de communier le lendemain, fête de l'Annonciation. Une église se trouvait à trente kilomètres. Pour y arriver aux matines, je dus marcher le reste de la journée et toutel a nuit. Le temps était affreux, il pleuvait et il neigeait tour à tour, un vent glacial mugissait à travers la forêt. Je dus traverser un ruisseau. Juste au moment où j'arrivai au milieu, la glace se rompit sous moi et je plongeai dans l'eau froide, jusqu'à la ceinture. Arrivé à l'église tout mouillé, j'y restai debout, au moins pendant cinq heures et, par la grâce de Dieu, j'eus le bonheur de communier. Afin de pouvoir passer la journée tranquillement et sans être dérangé, je priai le bedeau de m'accepter dans sa chambrette, jusqu'au matin suivant. Toute la journée se passa pour moi dans une joie indicible et dans un ravissement complet ; couché sur des planches, dans cette chambre non chauffée, je m'y sentais comme dans la tente d'Abraham. La prière résonnait en moi ; l'amour du Christ et de la Sainte Vierge embrasait mon cœur et remplissait mon âme d'un transport de béatitude. Mais, pendant la nuit, je sentis une grande douleur dans mes jambes et ce n'est qu'alors que je m'aperçus qu'elles étaient complètement mouillées. N'y faisant pas attention, je continuai à prier et le mal ne se fit pas sentir. Mais lorsque, le matin, je voulus me lever, mes jambes ne remuaient plus. Toute la journée, je restai immobile, dans la chambre du bedeau. Alors il voulut me congédier et dit : « Que vais-je faire, si tu meurs ici ? » A grand'peine, je me traînai sur mes bras, hors de la chambre, pour m'étendre à la porte de l'église. Je restai ainsi, pendant deux jours. Les passants ne prenaient aucun intérêt à moi, malgré toutes mes lamentations. Enfin, arriva un paysan, qui s'assit à côté de moi et qui me dit : « Que me donneras-tu, si je te guéris ? J'ai eu la même chose et je sais comment cela se traite.

(1) Paraboles, 18, 19.

— Je ne puis rien te donner, lui répondis-je.

— Comment cela ? Et qu'as-tu donc dans ton sac ?

— Du pain, du sel et deux livres.

— Pourrais-tu travailler pour moi, après être guéri ?

— Je ne pourrai non plus pas le faire : un de mes bras est paralysé, et l'autre n'est pas assez fort.

— Que peux-tu donc faire ?

— Je ne puis que lire et écrire.

— C'est bien ! Instruis mon fils. Il sait lire un peu, mais je voudrais qu'il apprît à écrire et on me demande pour cela vingt roubles, c'est trop cher. »

Je donnai mon consentement. Alors, le paysan et le bedeau m'emportèrent et me déposèrent dans une vieille baraque vide, qui servait aux bains, dans la cour du paysan. Le paysan ramassa à peu près un kilo de vieux os de bêtes et de volaille, les lava, les écrasa, les posa dans une chaudière recouverte d'un couvercle à petites fentes et renversa cette chaudière par-dessus un pot vide, à moitié enfoncé dans la terre. Il enduisit ensuite la chaudière d'une épaisse couche de terre glaise et l'entoura de bois sec, qu'il alluma et qu'il fit brûler, pendant vingt-quatre heures. Ensuite, il retira le pot de dessous la chaudière. Il se trouva qu'il contenait à peu près un demi-litre d'épaisse matière liquide rougeâtre, huileuse et exhalant une forte odeur ; elle s'était écoulée par la fente du couvercle de la chaudière. Quant aux vieux os noirs et pourris, ils étaient devenus propres et blancs, comme de la nacre. Je frictionnai avec cet onguent mes jambes, cinq fois par jour. Dès le lendemain, je pus remuer les doigts de pieds ; le troisième jour, je pliai les jambes ; le cinquième, je me sentis en état de me lever et de traverser lentement la cour, appuyé sur un bâton ; au bout d'une semaine, j'étais complètement guéri. J'en rendis grâces à Dieu et je me dis en moi-même : « Quelle sagesse étends-tu, ô Créateur, par dessus toutes les choses ! De vieux ossements pourris, presque tombés en poussière, renferment cependant une force vitale ; on en extrait de la couleur, de l'odeur et de la guérison pour des membres malades, presque atrophiés... N'est-ce pas un témoignage de la future résurrection de nos corps ? Si je pouvais montrer cela au garde forestier, chez lequel j'avais habité et qui doutait de la résurrection de toutes les créatures ! »

Aussitôt que je fus guéri, je commençai mes leçons avec le petit. Sans autres préliminaires, je lui fis copier toutes les lettres, en les reproduisant soigneusement. L'enfant, qui était au service d'un intendant de propriété, n'était libre que depuis la pointe du jour jusqu'à la messe, pendant que l'intendant dormait. Il venait alors chez moi. Il était bien doué et bientôt il put écrire passablement. L'intendant s'en aperçut et lui demanda qui lui donnait des leçons.

« Un pèlerin au bras paralysé qui habite notre vieux bain, » répondit-il. L'intendant, qui était Polonais, fut intéressé et, un jour, vint me voir, juste au moment où je lisais « l'Amour de la vertu ».

« Ah ! dit-il, j'ai déjà vu une fois ce livre, chez notre prêtre, à Wilna. On dit qu'il contient des tours étranges, que les moines grecs ont appris aux Indes et à Buchara. Il y a, dans ces pays, des fanatiques qui se gonflent et qui attendent, jusqu'à ce qu'ils commencent à éprouver dans leur cœur une espèce de chatouillement. Ils prennent cette sensation naturelle pour un recueillement du cœur, envoyé de Dieu. Pour remplir notre devoir envers Dieu, nous n'avons qu'à répéter tous les jours le « Notre Père » comme nous l'a enseigné Jésus-Christ. C'est tout à fait suffisant, et nous n'avons pas besoin de répéter constamment la même chose, c'est à en devenir fou.

— Ne croyez pas cela de ce livre, Monsieur, répondis-je. Ce ne sont pas de simples moines grecs qui l'ont composé, mais de grands saints, qui sont vénérés aussi par votre Église : Antoine le Grand, Macaire le Grand, Jean Chrysostome et autres. C'est à eux que les moines de l'Inde et de Buchara ont emprunté ce qui concerne la prière, mais ils y ont tout changé et défiguré, comme me l'avait expliqué mon vieux maître. Quant à « l'Amour de la vertu », toutes les indications y sont puisées à la Sainte Écriture, et Jésus-Christ lui-même, qui nous a appris à réciter le « Notre Père », dit aussi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. » (1) « Veillez et priez, car vous ne savez pas quand ce sera le moment. » (2)

(1) Matth. 22, 37.
(2) Marc, 13, 33.

« Demeurez en moi et moi en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. » (1)

Aussi, le témoignage de David dans le Psaume (Ps. 33.) : « Mangez et voyez que le Seigneur est bon,» les saints Pères l'expliquent de la façon suivante : le chrétien, coûte que coûte, doit obtenir le ravissement de la prière et chercher continuellement dans la prière secours et consolation, et non pas se contenter de réciter le « Notre Père » une fois par jour. Je lui lus le passage du livre, où il est écrit que les Saints réprimandent ceux qui n'apprennent pas la bienheureuse prière intérieure et qui ne croient pas nécessaire de l'apprendre : premièrement, ils contredisent ainsi les Écritures inspirées de Dieu ; secondement, ils ne peuvent se faire aucune idée sur un état d'âme plus élevé et plus parfait ; ils ne veulent se contenter que de vertus extérieures, ne connaissant ni la faim, ni la soif de la vérité, de la justice, de la béatitude, de la joie dans le Seigneur. Avec cela, ils apprécient parfois trop leurs vertus extérieures et tombent ainsi dans l'orgueil et dans la séduction.

— Tu me lis là quelque chose de bien sublime, me dit l'intendant, nous autres, laïcs et hommes du monde, loin de l'obtenir, nous ne pouvons pas même le comprendre.

— Eh bien ! je puis vous lire quelque chose de plus simple : comment les personnes pieuses, même dans la vie du monde, peuvent prier incessamment. »

Et je lui lus l'article de Siméon, le Nouveau Théologien, sur Georges. Cela plut à l'intendant et il me pria de lui prêter mon livre, afin qu'il pût le lire quelquefois, à ses heures de loisir. Mais je ne le lui accordai que pour vingt-quatre heures, car je ne pouvais m'en passer plus longtemps.

« Eh bien ! copie-moi ce que tu viens de me lire, je te le payerai.

— Je n'ai pas besoin de votre argent, répliquai-je. Si Dieu vous enseigne de cette façon la prière intérieure, je le ferai volontiers sans cela. »

Et je copiai avec plaisir l'article demandé.

---

(1) Jean, 15, 4.

L'intendant en fit la lecture à sa femme et tous les deux en furent contents.

Quelquefois, ils envoyaient me chercher. J'arrivais, avec « l'Amour de la vertu » et je leur faisais la lecture de quelques passages, pendant qu'ils prenaient le thé.

Un jour, ils m'invitèrent à dîner. Comme on servait du poisson rôti, la femme de l'intendant avala une arête et se sentit étranglée. Personne ne sut la soulager ; elle souffrait tellement qu'elle dut se mettre au lit et on envoya chercher le médecin qui se trouvait à vingt kilomètres. Je plaignais beaucoup la bonne vieille.

Revenu chez moi, vers la nuit, aussitôt que je me fus endormi, j'entendis en songe la voix de mon vieillard, sans le voir cependant. Il me disait :

« Ton hôte t'a guéri. Pourquoi ne cherches-tu pas, à ton tour, à guérir la femme de l'intendant ? Dieu nous ordonne de venir en aide à notre prochain.

— Je le voudrais bien, dis-je, mais comment ? Je n'en connais pas le moyen.

— Voici ce que tu dois faire, me dit-il. Depuis son enfance, elle a le dégoût de l'huile d'olive ; rien que son odeur lui donne des nausées. Fais-lui en avaler une bonne cuillerée ! Elle en vomira, l'arête sera rendue et, en même temps, l'huile fera du bien à la plaie de son gosier. Elle en sera guérie. »

Je me réveillai et j'allai aussitôt trouver l'intendant.

Je lui répétai exactement les paroles que j'avais entendues en songe.

« Que peut faire, à présent, l'huile d'olive ? dit-il. Elle râle, elle a la fièvre et son cœur est gonflé.

— Cependant, puisque cela ne peut pas lui nuire, pourquoi ne ferions-nous pas cette expérience ? »

Il remplit d'huile un petit verre et aussitôt qu'elle l'eût avalé avec grand effort, elle commença à vomir et rendit l'arête avec un flot de sang. Aussitôt après, elle se trouva soulagée et s'endormit profondément. Le lendemain matin, elle put s'asseoir et prendre le thé avec son mari. Tous les deux étaient très étonnés de sa guérison, surtout parce que personne, excepté eux deux, ne savait qu'elle ne supportait pas l'huile d'olive. Bientôt après,

arriva le médecin et la dame lui raconta ce qui s'était passé. Moi aussi, je lui racontai comment le paysan avait guéri mes jambes.

« Ni l'un, ni l'autre ne m'étonne, dit le médecin. Ce sont les forces de la nature qui agissent dans les deux cas ; mais il faut que je note cela. »

Et il écrivit quelque chose dans son carnet.

Le bruit de cette guérison se propagea dans les environs et on me proclama thaumaturge. Des gens commencèrent à venir me trouver, pour me parler de leurs maladies ou de leurs affaires. Ils m'apportaient des cadeaux et me comblaient de louanges. Je supportai cela pendant une semaine, mais ensuite, craignant de tomber dans la vanité et dans la distraction, je m'en allai clandestinement, pendant la nuit.

En recommençant ma marche solitaire, je sentis comme un fardeau tomber de mes épaules, tellement j'étais soulagé. La prière me remplissait de plus en plus de bonheur ; un amour immense pour Jésus-Christ embrasait mon cœur et des courants vivifiants, illuminés d'extase, parcouraient tous mes membres. L'image de Jésus était tellement imprimée dans mon esprit que je semblais voir, comme de mes propres yeux, tous les événements de l'Évangile et cela m'émouvait et me réjouissait extraordinairement.

Quelquefois, pendant trois jours, je ne voyais aucune demeure humaine. Je sentais alors, avec transport, que j'étais seul au monde ; moi, pauvre pécheur, j'étais seul devant Dieu omni-aimant et omnisavant. Cet isolement me rendait particulièrement heureux ; je sentais alors la prière au dedans de moi beaucoup plus distinctement qu'au milieu des hommes.

Enfin, j'arrivai à Irkoutsk et au sépulcre de S. Innocent. Alors, je me demandai : Où irai-je, à présent ? Car je ne voulais pas rester longtemps, dans cette grande ville si peuplée. Plongé dans ces réflexions, je rencontrai, dans une rue, un marchand qui m'arrêta et me dit :

« Tu es sans doute un pèlerin, un errant ? Viens chez moi ! » Nous entrâmes dans une riche maison et il me pria de lui raconter qui j'étais, ce que je faisais et quelles étaient mes intentions ultérieures. Puis, il me conseilla :

« Tu dois faire un pèlerinage à Jérusalem. C'est une terre sainte qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

— Je ne demande pas mieux, dis-je, mais comment faire pour y aller ? Je ne puis marcher que jusqu'à la mer et pour traverser la mer en bâteau, il faut beaucoup d'argent.

— Si tu veux, dit le marchand, je t'en fournirai les moyens. J'y ai déjà envoyé un vieillard de notre ville, l'année passée. »

Reconnaissant, je tombai à ses pieds. Il me dit : « Je vais te donner une lettre pour mon fils, à Odessa. Il est en relations commerciales avec Constantinople. Il t'y fera embarquer sur un bateau et il ordonnera à ses employés de Constantinople de te procurer une place sur un autre bateau, qui se rend à la Terre Sainte. »

Ayant entendu cela, je me sentis comblé de bonheur. Je remerciai Dieu et ensuite mon hôte, pour son amour et sa sollicitude envers moi, pécheur impie, ne faisant aucun bien ni à soi, ni aux autres et mangeant dans l'oisiveté le pain d'autrui.

Je passai trois jours chez le marchand charitable. Il écrivit, comme il l'avait promis, une lettre à son fils et je me trouve maintenant prêt à partir pour Odessa, avec l'intention de gagner, plus tard, la sainte cité de Jérusalem. Mais je ne sais pas si le Seigneur me trouvera digne d'arriver facilement à son saint Sépulcre.

TROISIÈME RÉCIT

Peu avant de quitter Irkoutsk, je me rendis chez mon père spirituel, avec lequel je m'étais si souvent entretenu et je lui dis :

« Me voici prêt à aller à Jérusalem. Je viens prendre congé de vous et vous remercier de votre amour dans le Christ pour moi, indigne que je suis. »

Il me dit : « Que Dieu bénisse ton chemin ! Mais tu ne m'as jamais dit qui tu es et d'où tu viens. J'ai beaucoup entendu parler de tes pérégrinations et je voudrais aussi savoir quelque chose de ton origine et de ta vie antérieure.

— Mais très volontiers ! Je vais vous conter tout cela, lui répondis-je. Ce n'est pas bien long.

« Je suis né dans un village du gouvernement d'Orel (Russie centrale). Après la mort de nos parents, nous ne sommes restés que deux, mon frère et moi; — lui, âgé de dix; moi, de deux ans. Nous fûmes adoptés par notre grand-père. C'était un vieillard respectable et vivant dans l'aisance. Il était propriétaire d'une auberge, à côté du grand chemin et, grâce à son hospitalité, beaucoup de voyageurs y descendaient. Mon frère, qui était gâté, courait, pour la plupart du temps, avec les gamins du village ; mais moi, je me tenais volontiers auprès de mon grand-père. Les dimanches et les fêtes, nous allions ensemble à l'église et plus tard, à la maison, mon grand-père lisait toujours la Bible, cette même Bible qui, maintenant, est à moi. Lorsque mon frère grandit, il commença à boire. Une fois, quand j'avais sept ans et que nous étions couchés tous les deux sur le poêle (1), il me poussa si fort que je tombai et me fit mal au bras qui, depuis lors, fut paralysé. Mon grand-père, voyant que je ne serais jamais en état de travailler aux champs, m'apprit à lire. Comme nous n'avions pas

---

(1) Les poêles, dans les isbas russes, sont très grands et ont, en haut, sous le plafond, une espèce de plate-forme, utilisée pour dormir.

d'alphabet, il le fit à l'aide de la Bible. A peine commençais-je à épeler que mon grand-père, dont la vue faiblissait de plus en plus, m'ordonna de lui faire la lecture de la Bible. Un clerc venait souvent à notre auberge. Il écrivait très bien et je pris plaisir à le voir écrire. J'imitais ses lettres et il commença à m'enseigner ; il me donna du papier et de l'encre, il me taillait mes plumes d'oie et peu à peu j'appris à écrire. Mon grand-père s'en réjouissait et disait : « Puisque Dieu t'a accordé ce talent, tu pourras devenir riche. Rends-en grâces à Dieu et prie le plus possible ! »

Nous fréquentions tous les services divins et nous priions souvent à la maison. Je devais toujours réciter le psaume 50 et grand-père et grand'mère faisaient des génuflexions et des saluts jusqu'à terre. A dix-sept ans, je perdis ma grand'mère. Mon grand-père me dit alors : « Il n'y a plus de maîtresse de maison, chez nous. Cela ne va pas. Ton frère est un vaurien. Je vais chercher une fiancée pour toi, il faut que tu te maries. » Je m'y opposai, disant que j'étais un estropié, mais mon grand-père insista. Il trouva une brave jeune fille, raisonnable, âgée de vingt ans et je l'épousai. Au bout d'un an, mon grand-père tomba gravement malade. Sentant sa mort approcher, il m'appela, prit congé de moi et me dit :

« Je te lègue ma maison et toute ma fortune. Sois consciencieux, ne trompe personne et prie Dieu, car tout vient de Lui. N'aie confiance qu'en Lui seul. Va toujours à l'église, lis la Bible et pense à moi et à grand'mère dans tes prières. Voici mon argent que je te donne aussi, c'est mille roubles. Garde-le, ne le gaspille pas, mais ne sois pas non plus trop avare : donnes-en à Dieu et aux pauvres. »

Après cela, il mourut et je l'enterrai.

Mon frère se sentit jaloux de ce que la maison et l'argent fussent légués à moi seul. L'ennemi de nos âmes le poussa même à en vouloir à ma vie. Un jour qu'il n'y avait aucun étranger à l'auberge et que nous dormions, il enfonça la cloison de la chambre où je gardais l'argent, le retira du coffre et mit le feu à la cloison démolie. Nous ne nous en aperçûmes que lorsque la maison était tout en flammes. Nous eûmes cependant le temps de nous sauver par la fenêtre, en chemise de nuit. La Bible, heureusement, se trouvait sous notre oreiller, nous l'en retirâmes vite

et nous l'emportâmes. En regardant brûler notre maison, nous nous dîmes : « Dieu merci, notre Bible est sauvée ! C'est une grande consolation dans notre douleur. »

Ainsi, c'en était fait de notre fortune.

Mon frère nous quitta pour toujours. Nous n'apprîmes que beaucoup plus tard qui avait volé notre argent et brûlé la maison : il s'en vanta lui-même, quand il était enivré. Nus comme des mendiants, nous fûmes obligés d'emprunter de l'argent, pour pouvoir nous bâtir une petite cabane. Ma femme savait filer, tisser et coudre. Elle prenait des commandes et, travaillant jour et nuit, elle nous entretenait tous les deux. Quant à moi, mon bras paralysé ne me permettait même pas de tresser des souliers d'écorces. Pendant que ma femme filait et tissait, je me tenais auprès d'elle et je lui lisais la Bible ; elle écoutait attentivement et quelquefois elle pleurait.

« Pourquoi pleures-tu ? lui demandai-je alors. Grâces à Dieu, nous vivons bien.

— C'est si beau, ce que tu lis dans la Bible et j'en suis touchée », me répondait-elle.

Tout ce que grand-père nous avait recommandé, nous l'observions. Tous les matins, nous chantions un *laudamus* à la Sainte Vierge ; tous les soirs, nous faisions mille génuflexions, pour ne pas tomber dans la tentation. Ainsi, se passèrent deux ans. Et voici ce qui est étonnant : nous n'avions aucune idée de la prière intérieure, qui opère dans nos cœurs, nous n'en avions même jamais entendu parler ; nous priions avec la langue, nous faisions nos génuflexions, sans aucune pensée, comme si nous étions des blocs de bois, — et cependant la prière nous attirait toujours, et cette longue prière extérieure, sans compréhension, ne nous était jamais pénible ; au contraire, elle nous faisait du bien ! Un maître spirituel avait raison de me dire qu'une prière secrète vit au fond du cœur humain ; l'homme n'en sait rien, mais quelque chose qui se passe mystérieusement dans son âme le pousse à prier comme il le peut et comme il le comprend.

Après deux ans de cette vie tranquille, ma femme tomba malade. Elle eut une violente fièvre chaude, dont elle mourut au neuvième jour, après avoir reçu les saints Sacrements.

De cette manière, je restai seul au monde. Etant incapable

de travailler, j'avais cependant honte de demander l'aumône, comme un mendiant. Outre cela, la perte de mon épouse me causait une si vive douleur que je ne savais qu'entreprendre. Aussitôt que j'entrais dans notre cabane et dès que je voyais ses habits ou quelque petit châle qui lui appartenait, je tombais par terre, secoué de sanglots et je perdais presque connaissance. Cette nostalgie m'était insupportable. Je vendis la cabane pour vingt roubles et je distribuai aux pauvres les habits de ma femme et les miens. Je me procurai un passeport qui me délivrait, comme estropié, une fois pour toujours, de toutes les obligations communales, je pris ma chère Bible et je m'en allai — d'abord sans trop savoir où. Mais, peu à peu, je réfléchis et je me dis : « Il faut que j'aille à Kief où reposent tant de saintes reliques ! Je vais prier les Saints de me secourir dans ma douleur ! » Aussitôt cette décision prise, je me sentis plus calme et je m'acheminai tranquillement vers Kief. Voici à présent treize ans que j'erre de cette manière. J'ai visité beaucoup d'églises et de monastères ; mais c'est à travers les steppes et les forêts que je marche avec le plus de plaisir. Je ne sais pas si Dieu me jugera digne de visiter la sainte cité de Jérusalem. Mais s'il en était ainsi, peut-être la volonté divine sera-t-elle que mes os de pécheur y trouvent leur repos.

— Quel âge as-tu donc ?

— J'ai trente trois ans.

— Eh bien, cher frère, tu as atteint l'âge de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

QUATRIÈME RÉCIT

« *Pour moi, être uni à Dieu, c'est mon bonheur* » (1).

Le proverbe qui dit : « L'homme propose et Dieu dispose » a raison. C'est avec ces paroles-ci que je reviens chez mon père spirituel :

« Je croyais qu'aujourd'hui, pour sûr, je serais sur le chemin de Jérusalem. Et cependant il n'en est rien : d'une manière tout à fait inattendue, me voilà retenu ici pour trois jours. Il m'était impossible de ne pas revenir auprès de vous, pour vous raconter ce qui m'est arrivé et pour vous demander conseil. — Je venais de prendre congé de tout le monde et j'étais sur le point de quitter la ville lorsque, à la porte de la dernière maison, j'aperçus un homme qui, auparavant, avait été pèlerin comme moi et que je n'avais pas rencontré, pendant trois ans. Nous nous saluâmes et, à ses questions, je lui répondis que, selon la volonté de Dieu, je me proposais d'aller à Jérusalem.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il, — j'ai pour toi un compagnon de voyage.

— Que Dieu te bénisse et lui aussi, répliquai-je, mais ne te rappelles-tu donc pas que je préfère toujours voyager tout seul, sans compagnons ?

— Ecoute un peu : ce camarade est comme créé pour toi ! Vous vous entendrez on ne peut mieux. Le père du maître, au service duquel je me trouve ici, a fait vœu d'aller à Jérusalem ; c'est un brave vieillard, mais complètement sourd. On peut crier de toutes ses forces, il n'entend rien. Si on veut lui demander quelque chose, on n'a qu'à écrire sur un bout de papier. Il ne t'importunera donc jamais de ses discours ; mais toi, tu lui seras fort utile. Son fils lui donne un cheval et un chariot, qu'il pourra

(1) Ps. 72, 28.

vendre à Odessa. Le vieillard lui-même se propose d'aller à pied, mais on va charger sur le chariot ses effets et quelques dons pour le très saint Sépulcre. Serait-il possible qu'un vieil homme sourd parcourût, tout seul, un aussi long chemin, avec une voiture et des bagages ? On lui a longtemps cherché un compagnon, mais sans aucun succès: tout le monde veut être très bien payé, pour l'accompagner ; en outre, il est dangereux de se fier à un inconnu, car le vieillard a de l'argent et des effets. Décide-toi, frère, viens avec lui pour la gloire de Dieu et par amour de ton prochain ! Je vais te recommander à mon patron, qui sera très content. Ce sont de braves gens et ils m'aiment, car c'est déjà la seconde année que je suis à leur service. »

Après cet entretien dans la rue, il me conduisit dans la maison. Voyant que c'était une famille respectable, j'acceptai. Nous décidâmes de nous mettre en route le troisième jour de Noël, après avoir assisté à la sainte messe. C'est Dieu et sa sainte Providence qui dirigent nos actions et nos intentions, ainsi qu'il est écrit : « Car c'est Dieu qui opère en vous le Vouloir et le Faire, selon son bon plaisir. » (1)

Mon père spirituel, après m'avoir entendu, me dit :

« Je me réjouis de tout mon cœur de ce que Dieu m'ait permis de te revoir chez moi, si vite, mon fils ! Et comme te voici libre maintenant, je voudrais te garder plus longtemps, afin que tu me racontes le plus possible des événements et des rencontres instructives de ton long pèlerinage.

— J'y suis prêt avec joie, répondis-je, et j'ajoutai :

« J'ai rencontré, sur mon chemin, beaucoup de bon et beaucoup de mauvais ; une grande partie a échappé à ma mémoire, car je m'efforçais surtout de retenir ce qui pouvait forcer à la prière mon âme paresseuse ; le reste, j'ai tâché de l'oublier, comme nous l'enseigne l'apôtre Paul : « Pour moi, frères, je ne pense pas l'avoir saisi ; mais je ne fais qu'une chose : oubliant ce qui est derrière moi et me portant de tout moi-même vers ce qui est en avant. » (2)

Mon défunt maître me disait aussi, autrefois, que les obstacles

(1) Phil. 2, 13.
(2) Phil. 3, 13.

pour la prière du cœur nous arrivent de deux côtés, du côté droit et du côté gauche : si l'ennemi ne réussit pas à nous détourner de la prière par des pensées vaines ou par des désirs coupables, il renouvelle dans notre mémoire des souvenirs instructifs et il nous suggère de belles réflexions, pour que nous ne priions pas, car c'est cela qu'il appréhende le plus. Cela s'appelle « un vol du côté droit », lorsque l'âme néglige l'entretien avec Dieu, pour s'adonner à d'agréables entretiens avec soi-même ou avec d'autres créatures. Il m'enseignait que, pendant la prière, je ne devais pas donner accès même aux pensées les plus sublimes ; que si j'employais la plupart de mes journées aux spéculations ou aux conversations pieuses et non à la prière du cœur, je devais considérer cela comme un tort et comme une satisfaction de ma vanité spirituelle, ce qui surtout est fort malsain aux débutants, auxquels il est avant tout nécessaire de sacrifier le plus de temps à la prière.

Cependant, il est impossible d'oublier tout. Ainsi, je me souviens très vivement d'une famille pieuse, au sein de laquelle j'avais passé autrefois plusieurs jours, avec la permission de Dieu. Un jour que je traversais une petite ville de province du gouvernement de Tobolsk (en Sibérie) et que j'entrais dans une maison pour demander du pain — car le mien était presque à bout — le propriétaire de la maison me dit : « Tu arrives à temps ! Ma femme, justement, vient de retirer nos miches du four, je t'en donnerai une et tu prieras Dieu pour nous. » Je le remerciai et j'étais en train de serrer la miche dans mon sac, lorsque la maîtresse de maison me dit : « Mais ton sac est tout à fait vieux et déchiré ! Je vais t'en donner un neuf ». C'est ce qu'elle fit et j'allai dans une boutique demander un peu de sel. Le marchand m'en offrit un petit paquet bien plein et je me réjouissais d'avoir rencontré de si braves gens, car je pouvais désormais vivre pendant une huitaine de jours, sans être préoccupé de ma nourriture. Cinq kilomètres plus loin, j'arrivai dans un village, où je vis une petite église de bois très joliment peinte et ornée à l'extérieur. Voulant offrir mes hommages à la maison de Dieu, je m'approchai du portail de l'église, pour prier, et j'aperçus, dans la prairie à côté, deux enfants de cinq à six ans, très bien vêtus, qui y jouaient. Aussitôt que je repris mon chemin, ils me criè-

rent : « Mendiant, cher mendiant, arrête-toi ! » Je m'arrêtai. Ils accoururent, — c'étaient un garçon et une fillette, — ils me prirent par la main et me dirent : « Viens chez maman, elle aime les mendiants !

— Mais, je ne suis pas un mendiant, mes enfants, je suis un pèlerin !

— C'est égal, viens toujours chez maman !

— Où habitez-vous donc ?

— Là-bas, auprès de l'église, derrière le petit bois ! »

Ils me conduisirent, à travers un joli jardin, vers la maison des propriétaires, très propre et très coquette. Une dame vint à notre rencontre.

« Sois le bienvenu, cher frère ! s'écria-t-elle, c'est Dieu qui t'envoie ! Prends place ! »

Elle me débarrassa elle-même de mon sac, m'offrit un fauteuil et me demanda :

« Veux-tu manger ou prendre du thé ? N'as-tu pas besoin de quelque chose ?

— Je vous remercie beaucoup, répondis-je, j'ai tout ce qu'il me faut — du pain, plein ce sac. Quant au thé, j'en prends quelquefois, mais, comme paysan, je n'y suis point habitué. Votre hospitalité m'est plus chère qu'un régal. Que Dieu bénisse votre charité chrétienne ! »

Pendant que je parlais ainsi, je ressentis une violente secousse dans mon intérieur ; la prière s'enflamma ardemment dans mon cœur et j'éprouvais le besoin de la solitude, pour faire percer cette flamme de prière, allumée tout d'un coup au-dedans de moi et pour cacher aux hommes les indices qui l'accompagnaient : les larmes, les soupirs et l'expression du visage. Je me levai donc et je dis :

« Pardonnez-moi, il faut que je m'en aille ! Que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous et avec vos petits !

— Non pas, je ne te laisserai pas partir, Dieu m'en préserve. Mon mari va bientôt revenir de la ville où il est juge de paix. Il sera si content de te trouver ici ! Il considère chaque pèlerin comme un envoyé de Dieu. C'est demain dimanche. Nous irons ensemble à la messe et ensuite nous dînerons. Nous avons, tous les dimanches et tous les jours de fête, près de trente convives à

notre table, et tous sont nos pauvres frères en Jésus-Christ. Conte-moi donc qui tu es et où tu vas ! Je cause très volontiers avec des gens pieux et j'aime entendre leurs sages discours. Enfants, prenez le sac du pèlerin et portez-le dans la chambre des visites ; il passera la nuit chez nous. »

Je l'écoutais et je me demandais : est-ce un homme qui parle, ou bien une apparition du monde supérieur ?

Je restai donc et je l'entretins de mes pèlerinages ; je lui dis aussi que j'allais à Irkoutsk.

« Alors, tu dois traverser Tobolsk ! Ma mère y est moniale dans un couvent. Nous te donnerons une lettre pour elle et tu seras accueilli comme ceux qui viennent lui demander un conseil spirituel. Tu lui porteras aussi le livre de S. Jean d'Echelle qu'elle nous avait ordonné de faire venir de Moscou. »

Le temps du dîner approcha et nous nous mîmes à table. Quatre femmes arrivèrent et s'y mirent avec nous. Quand on eut mangé le premier plat, l'une d'elles se leva, s'inclina d'abord devant la sainte image, ensuite, devant nous, et alla chercher le second plat. Puis, la deuxième des femmes alla, de la même manière, chercher le troisième plat. Je dis alors à la maîtresse de maison :

« Me serait-il permis de vous demander si ces femmes sont vos parentes ?

— Oui, dit-elle, ce sont mes sœurs dans le Christ. L'une d'elles est notre cuisinière ; l'autre, la femme de notre cocher ; la troisième, notre femme de charge et la quatrième, ma femme de chambre. Elles sont toutes mariées ; nous n'avons que des femmes mariées dans la maison. »

Tout cela m'étonna et je rendis grâces à Dieu de m'avoir montré des gens, dont les idées étaient si conformes à sa volonté. Je sentis la prière agir encore plus dans mon cœur. Pour n'être pas empêché de prier et pouvoir rester seul, je dis à la dame après le dîner :

« Vous allez sans doute vous reposer. Quant à moi, je suis si habitué à marcher que j'irai au jardin.

— J'y vais avec toi, me répondit-elle, et tu me raconteras quelque chose d'instructif. Si tu y vas seul, les enfants ne te donneront pas de repos. Ils voudraient toujours rester auprès de toi,

car ils aiment beaucoup les mendiants, les pèlerins et tous nos frères dans le Christ. »

De cette façon, je fus obligé d'aller avec elle. Pour éviter de parler moi-même, je la saluai jusqu'à terre et je lui demandai :

« Dites-moi, pour l'amour de Dieu, depuis combien de temps menez-vous cette vie pieuse et comment y êtes-vous arrivée ? »

Elle commença alors à raconter.

« Ma mère est une arrière petite-fille de S. Josaphat, dont les reliques reposent à Belgorod. Nous y possédions une grande maison et, au fond de la cour, une petite, que nous louait un pauvre noble. Il mourut et, bientôt après, mourut sa femme, en laissant un nouveau-né. Ma mère l'adopta par pitié. Je naquis une année plus tard et nous grandîmes ensemble, ayant les mêmes précepteurs, les mêmes institutrices et tout en commun, comme frère et sœur. Après la mort de mon père, ma mère quitta la ville et vint avec nous, habiter son bien de Sibérie. Lorsque nous grandîmes, elle nous maria, nous légua cette propriété et prit le voile dans un couvent, où elle s'était fait bâtir une cellule. Elle nous donna sa bénédiction maternelle et les recommandations de vivre en chrétiens, de prier avec ferveur et, pardessus tout, d'exécuter les principaux commandements du Christ, c'est-à-dire d'aimer notre prochain, d'aider les pauvres simplement et humblement, d'élever nos enfants chrétiennement et de traiter nos serfs comme des frères. Voici bientôt dix ans que nous habitons ce lieu solitaire et que nous cherchons, autant que possible, à exécuter les recommandations de notre mère. Nous avons fondé un asile pour les pauvres, où vivent dix estropiés et malades. Tu les verras demain. »

Je demandai à voir le livre de S. Jean qu'elle voulait envoyer à sa mère. Elle me l'apporta et, au moment où nous nous proposions de le lire, arriva le monsieur, son mari. Il me salua et m'embrassa et nous nous donnâmes un baiser, comme deux frères en Jésus-Christ. Puis, il me conduisit dans sa chambre. Que de livres, que de belles images saintes s'y trouvaient ! Entre autres, un crucifix de grandeur naturelle et le Nouveau Testament, posé devant lui sur un guéridon. Je fis une prière et je dis :

« On se croirait dans le paradis, chez vous ! Voici Notre Seigneur Jésus-Christ, voici sa très sainte Mère, voici les autres saints de Dieu...

Puis, en montrant les livres :

— Vous êtes entouré de paroles et de leçons divines toujours vous parlant, toujours distribuant la vie... Vous devez chercher souvent le réconfort de leur entretien !

— Oui, dit le monsieur, certainement que je lis très volontiers. Voici les œuvres de tous les Pères de l'Église, les sermons de tous les célèbres prédicateurs. Ma bibliothèque ne coûte pas moins de cinq mille roubles.

— N'avez-vous pas quelque chose sur la prière ? »

Le monsieur trouva un livre, dans lequel on commentait le « Notre Père » et nous commençâmes à le lire avec grand intérêt. Bientôt, entra la dame, en nous apportant du thé ; les enfants traînaient après elle une corbeille d'argent, remplie de petits fours, comme je n'en avais encore jamais vu ni goûté. Nous prenions le thé et le monsieur pria sa femme de nous faire la lecture du livre sur le « Notre Père ». Elle lisait fort bien ; pendant que je l'écoutais, je sentais la prière intérieure résonner dans moi toujours plus fort et me réconforter. Tout à coup, je crus voir scintiller devant moi quelque chose comme la figure de mon défunt maître. Je me levai brusquement et je m'excusai, en expliquant que c'était pour lutter contre un petit accès de sommeil. En même temps, je sentis comme si l'esprit de mon maître était en moi et m'avait éclairé. Une nouvelle lumière s'alluma dans mon âme et j'eus beaucoup de nouvelles idées sur la prière.

Cependant, la dame acheva la lecture du livre et le monsieur me demanda comment il me plaisait.

« Il me plaît beaucoup, répondis-je. Le « Notre Père » est la plus belle et la plus douce des prières, formée pour nous par Jésus-Christ lui-même. L'explication que vous avez lue est aussi très belle et très vraie, mais elle parle, dans la plus grande partie, des œuvres de la charité chrétienne. Cependant, j'ai trouvé chez les saints Pères une autre explication de cette prière, plus spéculative et plus mystérieuse.

— Chez quels saints Pères ?

— Chez Maxime le Confesseur, chez Pierre Damascène, là, dans mon « Amour de la vertu ».

— Ne pourrais-tu pas nous en faire part ?

— Certainement. — Les paroles « Notre Père, qui êtes aux

cieux » sont expliquées dans votre livre, comme une allusion à l'amour que nous devons porter à notre prochain, nous considérant comme frères, comme les enfants du même père. C'est très vrai. Mais les saints Pères disent, en surplus, que notre esprit est appelé par ces paroles à aspirer vers le ciel, où se trouve notre Père et à se sentir toujours en sa présence. — Les paroles : « Que votre nom soit sanctifié » s'expliquent, dans votre livre, comme une exhortation à ne pas prononcer le nom de Dieu légèrement ou en parjure, mais avec le plus grand respect. Les commentateurs mystiques disent que ces paroles contiennent aussi la demande de la prière intérieure, pour que le nom de Dieu soit toujours présent dans notre cœur et que la prière intérieure sanctifie tous nos sentiments et toutes nos forces. — Les paroles : « Que votre règne arrive » sont une demande de la paix et de la joie de Dieu dans notre cœur. — Les paroles « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien » s'expliquent chez vous comme la demande de tout ce qui n'est pas superflu, mais nécessaire à la vie de notre corps et indispensable pour pouvoir aider les autres. Mais S. Maxime le Confesseur nous dit que, sous le pain quotidien, il faut aussi comprendre le pain céleste pour nos âmes, la parole divine et l'union divine, dans la pensée de Dieu constante et dans la prière incessante du cœur.

— Ah ! c'est une chose bien grave, mais presque impossible aux laïcs, cette prière incessante ! s'écria le monsieur. Nous devons nous considérer comme satisfaits, si nous pouvons faire nos prières extérieures sans paresse !

— Cher monsieur, ne pensez pas ainsi ! Car si c'eut été impossible ou d'une difficulté insurmontable, Dieu ne nous l'eût point recommandé. Sa force se réalise dans la faiblesse et les saints Pères nous indiquent des moyens, qui nous permettent de trouver la voie de cette prière du cœur. Certainement que, pour les ermites, ces moyens sont plus élevés, mais il y en a aussi, pour les laïcs, de plus simples, qui les conduisent sûrement vers l'acquisition du don de la prière intérieure.

— Il ne m'est jamais arrivé de lire quelque chose là-dessus ! dit le monsieur.

— Je puis vous en lire des passages dans « l'Amour de la vertu », si vous me le permettez. »

J'apportai mon livre, j'y trouvai l'article de Pierre Damascène (3me partie, p. 48) et je lus ce qui suit :

« Il faut apprendre à invoquer le nom de Dieu plus qu'à respirer, en tout lieu, en tout temps, à toute besogne. L'Apôtre dit : « Priez incessamment. » Il nous enseigne par là à nous souvenir de Dieu constamment, à chaque fait et geste. Si tu fais quelque chose, aie dans ta mémoire le Créateur de toutes les choses ; si tu vois la lumière, rappelle-toi Celui qui te l'a donnée ; si tu contemples le ciel, la mer et ce qu'ils contiennent, admire-les et glorifie Celui qui les a créés ; si tu mets un habit, pense de qui vient ce don et rends grâces à Celui qui pourvoit à ta vie. Pour dire plus brièvement : « Que chacun de tes mouvements te fasse penser à Dieu et Le glorifier. De cette manière, tu prieras incessamment et ton âme en sera toujours réjouie. »

Voyez-vous comme cette manière de prier est commode, facile et accessible à chacun !

Cela leur plut extrêmement. Le monsieur, ravi, m'embrassa, me remercia et examina mon « Amour de la vertu ». Puis, il dit :

« Il faut absolument que je me procure ce livre ! Je le ferai venir de Saint-Pétersbourg. Mais, en attendant, je voudrais copier cet article que tu viens de nous lire. »

Et, bien vite, il le recopia. Puis, il s'écria :

« Mon Dieu, mais j'ai donc l'image de Damascène ! » (C'était probablement S. Jean Damascène).

Il encadra l'article recopié, le mit sous verre et le suspendit au-dessous de l'image du Saint, en disant :

« Voici la parole vivante du Saint sous son image. Qu'elle me rappelle dans toutes mes actions son conseil salutaire ! »

Après cela, nous allâmes souper. Tous les serviteurs et toutes les servantes, hommes et femmes, étaient de nouveau à sa table. Quel silence respectueux, quel calme règnait pendant le repas ! Lorsqu'on eut terminé, tout le monde fit une longue prière. On me pria de lire l'« Acathiste du doux Jésus »

Après cela, les serviteurs nous quittèrent ainsi que les enfants et nous restâmes à trois dans la chambre. Et voici que la dame m'apporta une chemise blanche et une paire de bas ! Je la saluai jusqu'à terre et je lui dis : « Petite mère, je ne puis accepter les bas ! Je n'en ai jamais porté de ma vie : depuis mon enfance, je

suis habitué aux bandes. » Elle s'éloigna aussitôt et revint avec un vieux kaftan de drap jaune, qu'elle coupa en bandes. Et le monsieur, disant : « Ta chaussure, aussi, est complètement usée » m'apporta une paire de galoches neuves, très grandes, qu'il mettait par-dessus ses bottes.

« Va dans la chambre à côté, où il n'y a personne et change-toi, » me dit-il.

Je me changeai et je revins auprès d'eux. Ils me firent asseoir et se mirent à me chausser. Le monsieur entourait mes pieds de bandes, la dame me mit les galoches. D'abord, je ne voulais point le permettre, mais ils m'ordonnèrent de me tenir tranquille, en disant :

« Reste assis et tais-toi ! Le Christ n'a-t-il pas lavé les pieds à ses élèves ? »

Je ne pus que pleurer et ils pleurèrent aussi.

Après cela, la dame alla rejoindre les enfants et, le monsieur et moi, nous allâmes dans un pavillon, au milieu du jardin. Le sommeil ne venait pas ; couchés dans nos lits, nous continuâmes à causer. Peu à peu, le monsieur commença à me questionner :

« Dis-moi, au nom de Dieu, la pure et sainte vérité : qui es-tu ? Tu dois provenir d'une bonne famille et tu me parais feindre, en te donnant pour un homme du peuple. Tu lis et tu écris fort bien et tu raisonnes parfaitement. Cela ne peut pas être acquis par une éducation paysanne !

— Tout ce que je vous ai raconté est très vrai, j'ai été sincère envers vous et votre épouse et je n'ai jamais eu l'idée de vous tromper. Quant à mes raisonnements, ils ne sont pas à moi. Je ne fais que répéter ce que j'ai appris de mon vieillard, plein de sagesse divine, ou ce que j'ai lu chez les saints Pères. Mais ce qui éclaire surtout mon ignorance, c'est la prière intérieure que j'ai obtenue par la miséricorde de Dieu et grâce aux leçons de mon vieillard. C'est accessible à chacun. Il faut seulement se plonger silencieusement dans son cœur, tout en invoquant, le plus souvent possible, le nom radieux de Jésus-Christ. La lumière intérieure se fait immédiatement sentir et tout devient compréhensible, même quelques mystères du royaume de Dieu se font entrevoir à la clarté de cette lumière. N'est-ce pas déjà un grand mystère instructif, lorsque l'homme reçoit la faculté

de descendre en-lui-même, de jouir de la conscience de lui-même, de verser de douces larmes sur sa chute et sa volonté pervertie ? Ce n'est pas difficile de discuter avec les hommes, c'est possible pour tout le monde, car la raison et le cœur ont existé avant la sagesse humaine. Si on possède la raison, il est toujours possible de la cultiver, à l'aide de la science ou de l'expérience ; mais si la raison manque, aucune instruction sage, aucune éducation n'y peuvent rien. Le plus grave est que nous sommes très loin de nous-mêmes, et que nous avons peu d'envie de nous rapprocher de nous-mêmes. Au contraire, nous l'évitons, afin de ne pas nous confronter avec notre moi intérieur. Nous échangeons la vérité contre des bagatelles, nous pensons : il est sans doute fort agréable de s'adonner à la méditation et à la prière, mais on n'en a malheureusement pas le temps, à cause des soucis de la vie terrestre. Cependant, qu'est-ce qui est le plus grave ? La vie éternelle et le salut de l'âme ou la vie précaire du corps, à laquelle nous prodiguons tant de soins ? »

« Pardonne-moi, cher frère, me répondit le monsieur, ce n'est pas par curiosité que je t'ai questionné, c'est par amour chrétien et encore parce qu'il y a deux ans j'ai été témoin d'un fait, qui m'a suggéré ces questions. Il nous vint un jour un mendiant, muni d'un passeport de soldat en retraite, vieux, caduc et tellement misérable, qu'il était presque nu sous ses haillons. Il parlait peu et simplement, comme les paysans des steppes. Nous l'acceptâmes dans notre asile et, au bout d'environ cinq jours, il tomba si gravement malade, que nous le fîmes transporter dans ce pavillon où, ma femme et moi, nous le soignâmes. Il nous était évident que sa fin approchait. Nous l'y préparâmes et nous fîmes venir notre prêtre, pour lui administrer les derniers sacrements. A la veille de son décès, il se leva, me demanda une feuille de papier et une plume et me pria de fermer la porte et de ne laisser entrer personne, jusqu'à ce qu'il eût écrit son testament, qu'il me chargea d'expédier, après sa mort, à son fils, à Saint-Pétersbourg. Je fus étonné à la vue de son écriture qui, non seulement était belle et régulière comme orthographe, mais aussi excellente et fine comme texte ; il écrivait comme un homme des plus instruits. J'ai la copie de ce testament, que je te ferai voir demain.

Tout cela éveilla ma curiosité sur son origine. M'ayant fait

jurer de ne rien révéler à personne, avant sa mort, il me conta, pour la gloire de Dieu, l'histoire de sa vie.

« J'étais le prince N..., j'avais une grande fortune et je menais une vie luxueuse et dissipée. Ma femme étant morte, je vivais avec mon fils, qui avait le poste de capitaine de la garde. Un jour que je me préparais à aller à un bal chez un grand personnage, je me fâchai contre mon valet de chambre et, ne pouvant réprimer ma colère, je lui donnai un violent coup à la tête ; ensuite, j'ordonnai de l'exiler à la campagne. Le lendemain, le valet mourut, par suite d'une congestion cérébrale. Cependant, cela n'entraîna pour moi aucune suite fâcheuse et, après avoir regretté mon emportement, j'oubliai cette affaire... Mais, six semaines plus tard, le défunt valet commença à m'apparaître, d'abord en songe. Il m'inquiétait, chaque nuit, en répétant sans cesse : « Homme sans conscience ! Sais-tu que tu es mon assassin ? » — Ensuite, je commençai à le voir quand je ne dormais pas et, plus le temps avançait, plus souvent il m'apparaissait, presque sans interruption. Enfin, je commençai à voir paraître, à côté de lui, d'autres personnes que j'avais offensées et des femmes que j'avais séduites. Ils m'accablaient de reproches et m'ennuyaient tellement, que je ne pouvais plus ni manger, ni dormir, ni me livrer à aucune occupation. J'étais complètement exténué ; ma peau couvrait mes os desséchés comme ceux d'un squelette. Les meilleurs médecins ne purent m'aider. Je partis pour l'étranger, j'y passai une demi-année, mais je ne fus nullement soulagé : les apparitions douloureuses ne faisaient que se multiplier de plus en plus.

On me ramena en Russie plutôt mort que vif. J'éprouvais les horreurs de toutes les tortures infernales, avant que mon âme eût quitté mon corps. C'est alors que je me convainquis de l'existence de l'enfer ; je savais ce qu'il était !

Dans cet état de désolation, je reconnus mes torts, je me repentis, je me confessai, je donnai la liberté à tous mes serfs et je me jurai de passer le reste de mes jours, en travaillant péniblement et en me cachant sous l'aspect d'un mendiant. Je voulais désormais, pour expier mes péchés, devenir serviteur des hommes de la plus basse origine. Aussitôt que j'eus fermement pris cette décision, les apparitions qui me tourmentaient prirent fin. La

consolation et la douceur que je ressentais, après cette réconciliation avec Dieu, ont été telles, qu'il m'est impossible de les dépeindre. C'est alors que j'appris par expérience ce que c'est que le paradis et comment le Royaume de Dieu peut éclore pendant la vie, dans notre cœur. — Bientôt après, j'étais complètement guéri. J'exécutai toutes mes intentions. Muni d'un passeport de soldat en retraite, je quittai clandestinement ma patrie. Voici quinze ans que je parcours la Sibérie. Parfois, je m'engage chez quelque paysan, pour les travaux champêtres ; parfois, je mendie. Ah ! quelle béatitude, quel bonheur, quelle paix je goûte, malgré toutes mes privations ! Cela ne peut être éprouvé que par celui qui, grâce à la miséricordieuse intervention de notre Sauveur, est transporté de l'enfer au paradis. »

Après avoir fait ce récit, il me transmit son testament et, le lendemain, il expira.

Voici la copie de ce testament. Je la garde dans ma Bible.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Mon cher fils,

Voici quinze ans que tu n'as pas revu ton père. Cependant, au milieu de sa vie inconnue, il s'informait de toi, de temps en temps et continuait à nourrir pour toi un amour paternel, qui le force à te tracer ces quelques lignes, avant de mourir. Qu'elles te servent de leçon pour le reste de ta vie !

Tu sais comme j'ai souffert à cause de mon imprudence et de ma vie désordonnée ; mais tu ne sais pas comme j'étais heureux, du temps de mon pèlerinage inconnu, en jouissant des fruits de mon repentir. Maintenant, je meurs tranquille chez mon bienfaiteur — et le tien aussi, car les bienfaits accordés à un père doivent toucher le cœur d'un fils reconnaissant. Dédommage-le pour moi comme tu le pourras !

Je t'envoie ma bénédiction paternelle et je te conjure de ne pas oublier Dieu, de conserver la pureté de ta conscience, d'être bon, prudent et raisonnable, de traiter tes subordonnés le plus aimablement possible et de ne pas mépriser les mendiants et les pèlerins, car tu dois te rappeler que ton père mourant n'avait trouvé la paix de son âme tourmentée que dans la mendicité et dans le pèlerinage. J'appelle sur toi la grâce de Dieu et je ferme

tranquillement mes yeux, croyant à la vie éternelle et à la miséricordieuse intervention de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Ton Père, N...

C'est ainsi que nous nous entretenions avec le bon monsieur. Je lui demandai à mon tour :

« Vous devez avoir beaucoup de soucis et d'ennuis avec votre asile, mon cher père ! Il y en a, parmi nous, qui ne se font pèlerins que par amour pour l'oisiveté et tant d'autres qui sont des voleurs, ainsi que j'ai pu l'observer.

— Il n'y a pas beaucoup de pareils cas, répondit le monsieur. Pour la plupart du temps, nous avions la chance de tomber sur de vrais pèlerins. Mais nous sommes encore plus cléments pour ceux qui ont de mauvaises inclinations et nous tâchons de les retenir : après avoir passé quelque temps parmi nos bons frères, mendiants dans le Christ, ils se corrigent et quittent l'asile en frères humbles et doux. Voici un exemple.

Il y a quelque temps, un des petits bourgeois de notre ville s'est tellement perverti, que chacun commença à le chasser de sa porte à coups de bâton et qu'on lui refusait même un morceau de pain. C'était un ivrogne, un querelleur, un voleur. Un jour, il nous arriva et demanda du pain et de l'eau-de-vie, qu'il préférait à tout. Nous l'accueillîmes gentiment et nous lui dîmes : « Reste ici. Tu recevras de l'eau-de-vie tant que tu voudras, mais à une condition : de te coucher, immédiatement après avoir bu, sinon, à la première grossièreté ou à la première querelle, tu seras non seulement renvoyé d'ici, mais encore dénoncé à la police, où on fera la demande de te faire exporter, comme un vagabond pernicieux ». Il consentit et resta. Pendant à peu près huit jours ou peut-être un peu plus, il but vraiment beaucoup, tant qu'il voulait, mais, pour ne pas être privé de son eau-de-vie, il se couchait immédiatement, tantôt dans la chambre, tantôt au potager. Il dormait et se tenait tranquille. Pendant ses heures sobres, les frères de l'asile le sermonnaient et lui donnaient des conseils de s'abstenir de boire, ne fût-ce que petit à petit. De cette façon, peu à peu, il commença à boire moins. Au bout de trois mois, il devint complètement sobre. Maintenant, il s'est engagé à quelque service et ne mange plus le pain d'autr ui. I est venu, avant-hier, me remercier. »

Quelle sagesse inspirée par l'amour ! pensai-je, et je m'écriai : « Que Dieu, qui manifeste sa grâce dans votre entourage, soit béni ! »

Après ces conversations, nous dormîmes pendant une heure ou deux. Les cloches appelaient à matines et nous réveillèrent ; nous nous rendîmes à l'église. Nous y trouvâmes madame et les enfants. Immédiatement après les matines, commença la sainte liturgie. Monsieur, son petit garçon et moi, nous prîmes place dans le chœur (1) ; madame et la petite fille se placèrent dehors, auprès de la fenêtre de l'église, afin de voir l'Élévation des Saints Sacrements. Mon Dieu, comme elles priaient à genoux, avec des larmes de joie ! Quelles figures rayonnantes elles avaient ! Je pleurai moi-même, en les regardant.

Après la messe, les seigneurs, le prêtre, les domestiques et les mendiants se réunirent pour le repas. Il y avait près de quarante mendiants, estropiés, malades; il y avait aussi des enfants. Tout le monde était placé à la même table. C'était un calme, un silence ! Je pris le courage de dire doucement au monsieur :

« Dans les monastères on lit, pendant les repas, la vie des Saints.

— Marie, dit le monsieur, en s'adressant à sa femme, si nous introduisions cette coutume ? Ce serait fort instructif. Je lirai au prochain dîner, ensuite toi, ensuite notre Batiouchka (2) et ensuite, à tour de rôle, tous ceux de mes frères qui savent lire. »

Le prêtre, tout en mangeant, répliqua :

« J'aime officier, mais, quant à la lecture, je vous prie de m'en dispenser, je n'en ai pas le temps. J'ai tant à faire à la maison que la tête me tourne ; avec cela, un tas d'enfants, le bétail... Toute ma journée est prise et j'ai oublié, depuis longtemps, ce que j'ai appris au séminaire. »

Je frémis, en entendant ces paroles. Madame, qui était à côté de moi, me saisit pas la main et dit :

« C'est par humilité que le Batiouchka parle comme cela ! Il s'humilie toujours, mais il est très bon et très pieux. Voici

(1) Séparé de l'Église par l'iconostase. L'accès aux femmes y est interdit. (Note du traducteur).

(2) Petit-père = le prêtre. (Note du traducteur).

vingt ans qu'il est veuf, il élève ses petits enfants, mais il officie très bien.

Involontairement, je pensai à la sentence suivante de Nikita Stifat (dans « l'Amour de la vertu ») :

« La substance des choses se détermine selon la disposition intérieure de l'âme » c'est-à-dire : on tire les conclusions sur son prochain d'après ce qu'on est soi-même.

Et plus loin :

« Celui qui est arrivé à la véritable prière et au véritable amour ne voit plus de différence entre un juste et un pécheur ; il aime tout également et il ne condamne personne, comme Dieu qui envoie le soleil et la pluie aux justes et aux injustes. »

Le silence se rétablit de nouveau. Vis-à-vis de moi, se trouvait un mendiant complètement aveugle. Monsieur s'occupait de lui : il lui découpait son poisson, lui tenait sa cuiller, lui versait son potage. En l'observant attentivement, je remarquai qu'il avait la bouche toujours ouverte et que sa langue remuait, comme si elle frissonnait toujours. N'est-il pas un adepte de la prière intérieure, pensai-je ?

Vers la fin du dîner, une vieille se trouva mal. Monsieur et madame la conduisirent à leur chambre à coucher et l'installèrent dans leur lit. La dame resta auprès d'elle, pour la soigner ; le prêtre partit pour revenir avec les Saints Sacrements et monsieur envoya une voiture pour chercher le médecin.

Je ressentais comme une faim de prier, un suprême besoin de déverser mes sentiments, car je n'avais pas été dans le silence et dans la solitude depuis vingt-quatre heures.

Mon cœur était comme envahi d'une inondation, qui cherchait à se frayer passage, pour se déverser sur tous mes membres. En me retenant, je sentais dans mon cœur comme une violente douleur, cependant une douleur consolatrice, qui exigeait l'apaisement et la consolation de la prière. C'est alors qu'il me fut révélé pourquoi les véritables exécuteurs de la prière intérieure fuyaient les hommes et se cachaient dans l'inconnu. Je compris aussi pourquoi S. Isihai traite de bavardages les conversations les plus instructives, les plus abstraites, lorsqu'on s'y attarde trop. Pareillement, S. Isaac le Syrien dit : « Une bonne parole est de l'argent, mais le silence est de l'or pur. »

En considérant tout cela, je me rendis à l'asile des mendiants ; tout le monde y dormait après le dîner. Je montai au grenier, je me reposai, je priai. Lorsque les mendiants commencèrent à se lever, je trouvai l'aveugle et je le conduisis au potager ; nous y choisîmes un endroit solitaire et nous nous mîmes à causer.

« Dis-moi, au nom de Dieu, lui demandai-je : la prière de Jésus que tu répètes, est-elle salutaire à ton âme ?

— Je la répète sans cesse, depuis longtemps.

— Qu'en ressens-tu ?

— Que je ne puis me passer d'elle, jour et nuit.

— De quelle manière cela t'était-il révélé ? Raconte-le, cher frère !

— J'appartenais au métier des tailleurs, vois-tu, et je gagnais mon pain, en allant de village en village, pour confectionner des habits aux paysans. Il m'arriva une fois de m'attarder dans la maison d'un paysan, pour la famille duquel je travaillais. Un jour de fête, j'aperçus, dans l'armoire à images, trois livres et je demandai : lequel de vous sait lire? — Personne, me répondit-on, nous avons hérité ces livres d'un oncle. — Je pris un livre au hasard, je le dépliai et je lus, comme je m'en souviens jusqu'à présent, les paroles suivantes : « La prière incessante est l'invocation continuelle du nom divin. Qu'on cause, qu'on marche, qu'on reste assis, qu'on mange ou qu'on fasse quoi que ce soit, en tout lieu et en tout temps, on doit invoquer le nom de Dieu ». Ayant lu cela, je me dis en moi-même : c'est très commode pour mon métier, et je commençai, pendant la couture, à faire ma prière, en chuchotant. Cela me plut. Mais les gens qui habitaient la cabane s'en aperçurent et se moquèrent de moi : n'es-tu pas, par hasard, un sorcier qui fait des conjurations? — Pour éviter ces conversations, je cessai de remuer les lèvres et je ne prononçai la prière qu'en remuant la langue. A la fin des fins, je m'y habituai au point que ma langue la prononçait d'elle-même, jour et nuit, et cela m'était fort agréable. Avec l'âge, je perdis la vue : cette maladie est héréditaire dans notre famille. Notre commune obtint pour moi une place dans un asile de Tobolsk et j'étais en train d'y aller, lorsque les seigneurs que tu connais me retinrent ici, en me promettant de me prêter un chariot jusqu'à Tobolsk.

— Comment s'appelait ce livre que tu as vu ? Peut-être l'Amour de la vertu ? »

— Je n'en sais rien, car je n'ai pas regardé le titre. »

J'allai chercher mon « Amour de la vertu », je trouvai, dans la IVme partie, chez le patriarche Callixte, les paroles qu'il m'avait citées de mémoire et je les lui lus.

« C'est parfaitement cela ! s'écria l'aveugle. Lis, lis, mon frère. C'est si intéressant ! »

Lorsque j'en arrivai aux lignes : « on doit prier avec le cœur... » il m'accabla de questions :

« Qu'est-ce que cela peut signifier ? Comment peut-on y arriver ? »

Je lui répondis que toute cette doctrine de la prière du cœur était émise, en détails, dans « l'Amour de la vertu ». Il me pria instamment de la lui lire.

« Voici ce que nous allonsf aire, lui dis-je. Quand veux-tu te rendre à Tobolsk ?

— Mais aussitôt que possible, répondit-il.

— Eh bien, je me mets en route demain. Allons ensemble ! Chemin faisant, je te lirai tout ce qui concerne la prière intérieure et je t'enseignerai comment trouver l'emplacement de ton cœur, pour y entrer.

— Et le chariot, demanda-t-il ?

— Laisse donc le chariot! Qu'est-ce qui nous sépare de Tobolsk? Quelque cent cinquante kilomètres ? Ce n'est pas la peine d'en parler. Nous allons marcher doucement et ce sera si commode de nous entretenir et de prier à nous deux, dans la solitude ! »

Et nous nous entendîmes là-dessus.

Le soir, le monsieur vint lui-même nous chercher pour le souper, après lequel nous lui fîmes part que l'aveugle renonçait au chariot, car je l'emmenais avec moi, afin de lire ensemble, chemin faisant, « l'Amour de la vertu ».

— J'ai aussi apprécié ce livre, dit le monsieur et j'ai déjà écrit une lettre et préparé de l'argent, pour expédier le tout à Saint-Pétersbourg, demain.

De cette façon, le lendemain, nous nous mîmes en route de grand matin, après avoir bien remercié les seigneurs de leur charité et de leur générosité. Ils nous accompagnèrent un peu tous les deux et prirent congé de nous avec amour.

Nous marchions, l'aveugle et moi, par petites étapes de dix à

quinze kilomètres par jour, en passant le reste du temps assis dans quelque endroit solitaire et lisant « l'Amour de la vertu ». Je lui fis la lecture de tout ce qui concernait la prière du cœur et dans l'ordre indiqué par mon défunt vieillard, c'est-à-dire je commençai les livres de S. Nicéphore le Moine et de S. Grégoire du Sinaï et ainsi de suite. Il écoutait avec attention, même avec avidité, et comme il jouissait de cette lecture ! Il me posa ensuite de telles questions sur la prière, que ma raison ne suffisait pas à les résoudre.

Lorsque nous eûmes lu tout le nécessaire dans « l'Amour de la vertu », il me pria instamment de lui démontrer de quelle manière la raison pouvait trouver le cœur et comment il fallait y introduire le nom divin de Jésus-Christ et goûter la douceur intérieure de la prière du cœur.

Je lui expliquai :

« Tu es aveugle, mais tu peux, n'est-ce pas, te représenter dans ton esprit ce que tu voyais jadis, par exemple un homme, une chose quelconque, ta main, ton pied... Tu peux te le représenter aussi vivement que si tu le voyais, avec tes yeux d'aveugle?

— Oui, me dit-il.

— Eh bien, il en est de même pour ton cœur. Laisse ton regard pénétrer ta poitrine et te représenter ton cœur, aussi vivement que possible ; que tes oreilles en même temps écoutent attentivement les battement successifs. Une fois réglé sur cela, commence à accommoder chaque parole de la prière à chaque battement de ton cœur. Ainsi, au premier battement pense ou dis : « Seigneur »; au second, « Jésus »; au troisième, « Christ »; et ainsi de suite — et répète-le beaucoup de fois. Cela ne te sera point difficile, car tu y es déjà préparé. Aussitôt cette habitude contractée, tu pourras commencer à introduire et à extraire la prière de Jésus avec ton haleine, comme nous l'enseignent les saints Pères. En aspirant l'air, tu diras : « Seigneur Jésus-Christ » et en l'exhalant : « Ayez pitié de moi.» Fais-le le plus souvent possible et, au bout de quelque temps, tu ressentiras dans ton cœur une certaine douceur fine et agréable, après laquelle ton cœur sera réchauffé et ramolli. De cette façon, avec l'aide de Dieu, tu obtiendras l'effet de la douce prière intérieure du cœur. Mais garde-toi, autant que possible, des idées ou des apparitions quelconques ! Ne les accepte pas,

car les saints Pères prescrivent de faire l'aveugle pendant la prière intérieure, afin de ne pas tomber dans la tentation. »

L'aveugle, ayant écouté tout cela avec grande attention, commença à agir d'après mes prescriptions ; il s'en occupait surtout pendant la nuit, lorsque nous faisions halte pour coucher. Au bout d'environ cinq jours, il commença à ressentir en son cœur une chaleur et une douceur ineffables, accompagnées d'une envie insurmontable de continuer cette prière, qui révélait en lui l'amour de Jésus-Christ. De temps en temps, il croyait entrevoir la lumière, sans cependant distinguer aucun objet. Quelquefois, en descendant dans son cœur, il croyait apercevoir comme la flamme d'une bougie, qui s'y allumait soudain et qui sortait par sa gorge. Cette flamme l'éclairait et lui permettait de voir à distance, ce qui lui arriva vraiment un jour.

Nous marchions à travers une forêt. Il se taisait, plongé dans sa prière. Tout à coup, il me dit :

« Quel dommage ! L'église brûle. Voici le clocher qui s'effondre !

— Cesse de t'imaginer des choses futiles ! C'est une tentation qu'il faut repousser, le plus vite possible. Comment peux-tu voir ce qui se passe en ville ? Nous en sommes encore à dix kilomètres.»

Il m'obéit et se tut, en continuant de prier. Vers le soir, nous arrivâmes à la ville et je vis, en effet, plusieurs maisons brûlées et le clocher, érigé sur des poteaux de bois, écroulé. Des gens s'empressaient autour de l'endroit incendié, en s'étonnant que personne ne fût écrasé par la chute du clocher. D'après ce que j'entendis raconter, je pus comprendre que le malheur était arrivé au moment où l'aveugle m'en parlait.

« Tu vois bien, me dit-il, ma vision n'était pas vaine ! Il paraît que c'est vraiment arrivé ainsi. Comment aimerai-je et remercierai-je jamais assez le Seigneur Jésus-Christ comblant de sa grâce les pécheurs, les aveugles et les fous ! Et, toi aussi, je te remercie de m'avoir enseigné l'action du cœur ! »

Je lui répondis :

« Aime et remercie Jésus-Christ, mais garde-toi de prendre tes visions pour des révélations directes ! Cela peut souvent arriver d'une manière naturelle, d'après l'ordre des choses. L'âme humaine n'est relativement pas liée par le lien et par la substance. Elle peut voir clair dans l'obscurité et ce qui se passe au loin com-

me ce qui se passe de près. Mais, sous le joug de notre corps épaissi ainsi que grâce à la dissipation de nos idées ternies, nous refoulons cette capacité de l'âme et nous l'empêchons d'éclore. Cependant, lorsque nous nous rencontrons en nous-mêmes, lorsque nous nous séparons de ce qui nous entoure et que, de cette manière, nous raffinons notre esprit, l'âme retrouve ses facultés et agit dans la plénitude de ses forces. De cette manière, beaucoup d'incompréhensible devient naturel. Mon défunt vieillard me disait qu'il connaissait des gens, étrangers à la prière et qui possédaient la faculté de voir, dans la chambre la plus obscure, la lumière qui se dégage de tous les objets, de sentir leur double et de lire les idées d'autrui. La véritable suite de la prière du cœur c'est, par la grâce de Dieu, une jouissance qu'aucune langue ne peut exprimer et qui ne peut être comparée à rien de naturel : Tout ce qui est sensuel est bas, en comparaison de cette douce sensation de la grâce dans le cœur. »

Mon aveugle écoutait attentivement. Il devint encore plus humble. La prière se développait de plus en plus dans son cœur, en le remplissant d'une joie inexprimable. Je m'en réjouissais aussi de tout mon cœur et je rendis grâces à Dieu, de m'avoir fait connaître un serviteur aussi favorisé de lui.

Nous arrivâmes enfin à Tobolsk. Je le conduisis à l'asile et, affectueusement, je pris congé de lui pour continuer mon chemin, tout seul.

Je marchai, sans me presser, durant environ un mois. J'étais pénétré du sentiment de l'utilité des bons exemples qui sont si encourageants et si instructifs ! Je lisais beaucoup « l'Amour de la vertu » et, mentalement, je me répétais tout ce que j'avais dit au « priant » aveugle. Son exemple instructif excitait mon zèle, ma gratitude et mon amour vers Dieu. La prière du cœur me remplissait d'une telle douceur que je ne savais s'il y avait quelqu'un de plus heureux que moi au monde. Je me demandais quelle autre béatitude pouvait nous attendre dans le royaume des Cieux. Et ce n'était pas seulement en dedans de moi-même que je le ressentais : tout mon entourage m'apparaissait sous une lumière attrayante, tout me poussait à adorer et à remercier Dieu. Les hommes, les arbres, les plantes, les animaux, tout me semblait apparenté, partout je trouvais l'image du nom de Jésus-Christ.

Parfois, je me sentais léger, au point de ne pas m'apercevoir de mon corps ; je ne marchais pas, je planais dans les airs. Quelquefois, descendant en moi-même, je voyais distinctement tous mes organes intérieurs et j'admirais la sagesse de la construction du corps humain. D'autres fois, je ressentais une telle joie, comme si j'étais proclamé tsar... Et, dans chacun de ces états, je priais Dieu de m'envoyer plus vite la mort, afin que je puisse lui témoigner ma gratitude à ses pieds, dans le monde des esprits.

Apparemment, je n'étais pas assez modéré dans la jouissance de toutes ces sensations, ou peut-être était-ce la volonté de Dieu, mais, au bout de quelque temps, j'éprouvai au fond de mon cœur un certain frisson, une certaine peur, comme l'appréhension de quelque nouveau malheur, semblable à celui qui m'avait frappé, après avoir enseigné la prière de Jésus à la jeune fille, qui priait dans la chapelle. Des pensées moroses m'enveloppaient et je me souvins des paroles de S. Jean des Carpathes : « Le maître est souvent livré à l'infamie et obligé de supporter des malheurs et des tentations, pour ceux à qui il a été spirituellement utile. » Je luttai contre ces mauvaises pensées et je redoublai mon zèle dans la prière. Grâce à cela, je réussis à les chasser. Réconforté, je me dis : Que la volonté de Dieu soit faite ! Je suis prêt à supporter tout ce que le Seigneur Jésus-Christ voudra m'envoyer pour ma méchanceté et pour mon orgueil. Ceux auxquels j'ai révélé les secrets de l'entrée dans le cœur et de la prière intérieure y avaient été préparés, avant leur rencontre avec moi, par la science immédiate des mystères divins ! » — Calmé par cette réflexion, je continuai mon chemin et ma prière consolatrice, en me réjouissant encore plus qu'auparavant.

Deux journées pluvieuses avaient tellement gâté le chemin, que j'avais peine à retirer mes pieds de la boue. Je marchai dans la steppe, sans apercevoir aucune demeure, durant quinze kilomètres. Enfin, vers le soir, je vis une petite habitation, au bord du chemin et j'en fus réjoui. C'est ici, pensai-je, que je vais demander l'hospitalité pour la nuit ; je me reposerai et demain — qui sait ! — peut-être le temps sera-t-il meilleur.

Je m'approchai et je vis sur un banc, auprès de la maison, un vieillard enivré, qui portait un manteau de soldat. Je le saluai et lui dis :

« A qui pourrait-on s'adresser ici, pour demander à passer la nuit ?

— C'est moi qui suis le maître ici, répondit-il. C'est une maison de poste et j'en suis le chef !

— Permettez-moi donc de coucher chez vous !

— As-tu un passeport ? »

Je lui tendis mon passeport.

« Où est ton passeport? répéta-t-il encore une fois, en le tournant entre ses doigts.

— Vous l'avez, monsieur » répondis-je.

Le chef de station mit des lunettes, lut et dit :

« C'est bien, tes papiers sont en règle. Tu peux coucher ici. Je ne suis pas méchant, moi, et je vais te faire servir un verre d'eau-de-vie.

— Je ne bois pas, répondis-je.

— Eh bien, tant pis ! Tu pourras tout de même souper avec nous. »

On se mit à table, lui et sa cuisinière, une jeune femme aussi un peu ivre, et on m'invita à prendre place. Pendant le souper, ils se faisaient mutuellement des reproches, qui peu à peu aboutirent aux coups. Le chef s'en alla dans une autre chambre. La cuisinière lavait la vaisselle et continuait à gronder contre son vieillard.

Après quelque temps, voyant que cela n'aurait pas de fin, je lui dis :

« Où pourrai-je me coucher, ma chère ? Je suis très fatigué.

— Je vais arranger un lit pour toi » dit-elle. Elle avança un banc vers celui qui était sous les fenêtres, y mit un feutre et un coussin. Je m'étendis, je fermai les yeux et je fis semblant de dormir.

La cuisinière, après avoir longtemps nettoyé, éteignit enfin la lumière et je la sentis s'approcher de moi. Tout d'un coup, la fenêtre qui se trouvait à l'angle de la maison éclata en mille morceaux, avec un fracas épouvantable, toute la maison fut ébranlée et on entendit de dehors des gémissements, des cris et des frétillements. La cuisinière, épouvantée, tressauta et tomba par terre. Je sautai aussi à bas de mon banc, croyant que la terre s'était ouverte pour nous engloutir. Au même instant, deux postillons

entrèrent dans la chambre, portant un homme tellement ensanglanté, qu'il était impossible de distinguer ses traits. Cela m'effraya encore plus. C'était un courrier, qui devait relayer les chevaux à cette station. Son postillon a maladroitement dirigé les chevaux et le timon de la voiture a enfoncé la fenêtre. Comme la maison était entourée d'un fossé, la voiture a versé et le courrier est tombé sur un poteau, qui lui égratigna la figure. Il demanda de l'eau et du vin, se lava le visage, but un verre et cria :

« Des chevaux ! »

Je m'approchai et dis :

« Comment donc pouvez-vous voyager dans cet état, cher monsieur ?

— Un courrier n'a pas le temps d'être malade, » répondit-il, et il se remit en route.

Quant à la cuisinière, les postillons la traînèrent dans un coin, près du poêle et la couvrirent d'une natte en disant :

« Elle s'est trop effrayée. Peu à peu cela passera. »

Le chef, après avoir bu un verre, s'éloigna de nouveau. Je restai seul. Bientôt la paysanne se leva, trembla comme ivre par toute la chambre et s'en alla aussi. Exténué, je fis ma prière et m'endormis un peu jusqu'à l'aube.

Au point du jour, je pris congé du chef et je me remis en marche, prodiguant des louanges et des grâces au Père, de toutes les largesses et de toutes les consolations qui m'avaient miraculeusement sauvé d'un malheur aussi proche.

Six ans après cette aventure, passant près d'un couvent, j'entrai à l'église, pour y prier. L'abbesse hospitalière m'invita, après la messe, à prendre le thé. Mais des visiteurs inattendus s'étant présentés, elle me laissa avec les nonnes au service de sa cellule. L'une d'elles, très humble, qui versait le thé, éveilla mon attention.

« Etes-vous depuis longtemps au couvent, ma sœur ? demandai-je.

— J'y suis depuis cinq ans, répondit-elle. J'y fus amenée comme folle, mais Dieu a eu pitié de moi. La Mère supérieure m'a gardée à son service et m'a persuadée de prendre le voile.

— A cause de quoi avez-vous donc été frappée de folie ?

— A cause d'une grande frayeur. J'ai été cuisinière à une sta-

tion de poste, lorsqu'une nuit le timon d'une voiture a cassé une fenêtre. J'en fus tellement effrayée que je perdis la raison. Pendant toute une année, mes parents m'ont fait visiter des lieux saints, mais ce n'est qu'ici que j'ai trouvé la guérison. »

Entendant cela, je me réjouis au dedans de moi-même et je louai le Seigneur, qui arrange tout avec sagesse, pour le bien des hommes.

« Je pourrais vous raconter encore beaucoup d'autres aventures, dis-je, en m'adressant à mon Père spirituel, mais si je racontais tout, j'en aurais pour trois jours. Cependant, voici encore un cas très curieux. »

Par une radieuse journée d'été, j'aperçus, sur le bord du chemin, un cimetière et ce qu'on appelle un pogoste, c'est-à-dire une église, entourée seulement des maisons du clergé. On sonnait pour la messe et je me dirigeai vers l'église. Les gens des environs s'y rendaient aussi. Quelques-uns d'entre eux se disposèrent sur la prairie et, voyant que je me pressais, me dirent : ne te dépêche pas ! Notre prêtre est un malade qui officie très lentement. Tu auras le temps de rester debout !

En effet, la messe dura très longtemps. Le prêtre, jeune, mais pâle et extrêmement maigre, officiait lentement, mais avec grande vénération et grand sentiment. A la fin de la messe, il prononça un fort beau sermon sur les moyens d'acquérir l'amour pour Dieu. Après la messe, il m'invita à dîner. Je lui dis à table :

« Mon père, vous officiez lentement et avec vénération !

— Oui, répondit-il, mes paroissiens n'en sont pas contents, mais que faire ! J'aime, avant de prononcer une prière, méditer sur cette prière et m'en réjouir. Sans cette sensation intérieure, chaque parole prononcée est inutile pour moi et pour les autres. La vie intérieure et l'attention pour la prière sont le principal. Et combien peu de personnes, ajouta-t-il, se souviennent de l'action intérieure !

— Que faire pour y arriver ? demandai-je. Cela me paraît fort difficile.

— Nullement, dit le prêtre. Afin d'être spirituellement éclairé et devenir un homme intérieur et attentif, il faut choisir un texte quelconque de la Sainte Écriture et y concentrer autant que possible toute son attention et tout son recueillement. La lumière

de la compréhension sera alors bientôt révélée. Il faut agir de même pendant la prière. Si tu veux qu'elle soit pure, correcte et adoucissante, choisis-en une courte, contenant peu de paroles significatives, et répète-la souvent et longuement ; tu ressentiras alors le goût de la prière. »

Cette instruction du prêtre me plut beaucoup. Comme elle était simple et, en même temps, sage et profonde ! Je remerciai mentalement Dieu de m'avoir montré un véritable pasteur de son Église.

Pour terminer, je raconterai comment, il n'y a pas longtemps, lorsqu'en me rendant ici je traversai le gouvernement de Kazan, j'eus l'occasion d'apprendre que la force de la prière de Jésus se révèle même dans ceux qui s'y livrent inconsciemment et que la fréquence et la continuité de cette prière peuvent servir de chemin court et sûr vers le doux fruit de la méditation.

Il m'arriva un jour de passer la nuit dans un village tartare. Arrivé là, j'aperçus, auprès d'une cabane, un attelage et un cocher russes. Les chevaux étaient dételés et mangeaient du foin, à côté de la voiture. J'étais content d'être au milieu des chrétiens et je me préparai à me coucher à la belle étoile. M'approchant du cocher, je lui demandai qui était le voyageur. Il me répondit que c'était un monsieur qui se rendait de Kazan en Crimée. Pendant que nous échangions ces paroles, les rideaux de la voiture s'écartèrent et le monsieur, qui se trouvait dedans, me regarda.

« C'est ici que je passe la nuit, dit-il, car c'est très sale chez les Tartares et je préfère ma voiture. »

Comme la soirée était belle, il voulut prendre de l'air et nous causâmes. Voici ce qu'il me conta entre autres.

« J'étais, jusqu'à ma soixantième année, capitaine de premier rang à la flotte. En vieillissant, je fus frappé de la goutte, maladie incurable. Je donnai ma démission et je pris domicile en Crimée, où ma femme possédait une ferme. Ma femme était une personne excentrique, étourdie et passionnée pour les cartes. Elle s'ennuya bientôt d'être toujours à côté d'un malade et m'abandonna, pour aller habiter avec notre fille mariée, à Kazan. Elle emporta tout ce qu'elle put, emmena tous les domestiques et ne laissa auprès de moi qu'un garçonnet de huit ans, mon filleul. Je vécus ainsi près de trois ans. Le petit garçon qui me servait était très bien doué et se tirait, on ne peut mieux, de tous ses devoirs domestiques;

il faisait ma chambre, il chauffait le poêle, il cuisinait, il mettait le samovar. Mais il était aussi un grand polisson et un grand tapageur, il courait, sautait, jouait, faisait tout le temps du bruit et m'ennuyait énormément. Immobilisé par ma maladie, j'aimais lire des livres pieux et, entre autres, j'avais le livre de Grégoire Palama sur la prière de Jésus. Je le lisais constamment et peu à peu je commençai à réciter cette prière. Comme mon petit garçon m'empêchait et qu'aucune menace, aucune punition ne pouvait le retenir de ses espiègleries, j'imaginai un moyen de le tenir tranquille : je le fis asseoir dans ma chambre et lui ordonnai de répéter incessamment la prière de Jésus. D'abord cela lui déplaisait, il tâchait de s'échapper ou il se taisait. Alors je pris une verge et je la posai auprès de moi. Pendant qu'il répétait sa prière, je lisais tranquillement mon livre ou je l'écoutais ; aussitôt qu'il se taisait, je lui montrais la verge et alors, effrayé, il recommençait à prier. J'en étais satisfait, car de cette façon le calme s'installa dans ma maison.

« Au bout de quelque temps, je m'aperçus que la verge ne m'était plus nécessaire : le garçon exécutait mes ordres avec beaucoup plus de bonne volonté et avec beaucoup plus de zèle. Peu à peu, un grand changement s'était opéré dans son caractère : de vif il devint tranquille et taciturne et il s'acquittait de mieux en mieux de ses devoirs domestiques. Cela me fut très agréable et je lui accordai plus de liberté. Mais que s'ensuivit-il ? Il répétait sa prière toujours, au milieu de toutes ses occupations, sans y être contraint. Lorsque je le questionnai là-dessus, il me répondit qu'il sentait un désir insurmontable de répéter toujours cette prière.

« Que sens-tu, lorsque tu la récites ?

— Rien, excepté que cela me plaît de la réciter.

— Tu te sens gai, alors ?

— Oui, je me sens gai. »

Il avait déjà douze ans lorsque la guerre éclata en Crimée. Je partis pour Kazan, chez ma fille, et je l'emmenai avec nous. On l'installa dans la cuisine, avec les autres domestiques. Il en fut très ennuyé et il me portait continuellement des plaintes contre ses collègues qui, voulant l'entraîner dans leurs causeries et dans leurs plaisanteries, l'empêchaient de prier. Enfin, au bout de trois mois, il vint me déclarer : Je m'en irai à la maison ! Je ne puis plus supporter ce bruit qui m'importune.

« Comment pourras-tu faire, tout seul, un si long voyage et encore en hiver ? lui-dis je. Attends que je parte, je t'emmènerai avec moi. »

Le lendemain, mon garçon disparut. On le chercha partout, sans pouvoir le trouver. Enfin, une lettre nous arriva de Crimée. Les gens qui gardaient notre ferme écrivaient que le petit garçon en question avait été trouvé mort, dans ma maison vide, le 4 avril, second jour de Pâques. Il était prosterné sur le dos dans ma chambre, les bras pieusement croisés sur la poitrine, son bonnet posé sous la tête, habillé de la petite redingotte froide qu'il portait toujours à la maison. On l'enterra dans notre jardin. Je fus étonné de quelle manière le petit avait pu arriver si vite à la ferme ? Il nous avait quitté le 26 février et il fut trouvé le 4 avril : trois mille kilomètres parcourus en un mois ! Cela ne pouvait être possible qu'avec des chevaux de poste. En supposant même que quelqu'un, par pitié, eût voulu lui offrir une place dans sa voiture, n'était-ce pas là une faveur toute particulière de la Providence ?

« Voilà comment, conclut le monsieur, un enfant a goûté le fruit de la prière. Et moi, vieillard, je ne suis pas encore arrivé à sa hauteur. »

Plus tard, je dis à ce monsieur :

« Le livre dont vous avez fait mention, cher père, celui de Grégoire Palama, est fort beau, je le connais ; mais on y parle surtout de la prière orale. Lisez donc « l'Amour de la vertu » et vous y trouverez une doctrine complète et parfaite, qui vous enseignera à exécuter la prière spirituelle dans votre cœur et dans votre esprit et à goûter son fruit parfait. »

Il me promit de se procurer ce livre.

« Mon Dieu ! me dis-je en moi-même, quelles miraculeuses manifestations de la force divine cette prière ne contient-elle pas? Et que de sagesse instructive ne peut-on tirer de l'histoire de ce petit garçon ! Une verge lui apprit à prier et devint un instrument de consolation ! Nos souffrances et nos peines ne sont-elles pas aussi des verges divines, qui nous guettent sur le chemin de la prière ? Pourquoi donc en avons-nous tellement peur et en sommes-nous tellement troublés, aussitôt que nous les montre la main de notre Père céleste ? Il est plein d'amour infini pour nous, puis-

que ces verges nous apprennent à prier et nous conduisent à une consolation ineffable. »

Après avoir terminé ces récits, je dis à mon Père spirituel :

« Pardonnez-moi au nom de Dieu ! J'ai trop parlé et les saints Pères traitent de bavardages même les entretiens spirituels, lorsqu'ils sont un peu prolongés. Il est temps que j'aille trouver mon compagnon de Jérusalem. Priez pour moi, pauvre pécheur, priez que Dieu, dans sa grande miséricorde, tourne ce voyage à mon profit !

— Je le désire de tout mon cœur, mon fils bien-aimé en Jésus-Christ ! Puisse la charitable grâce divine éclairer ton chemin et t'accompagner comme l'ange Raphaël avait accompagné Tobie ! »

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE)

